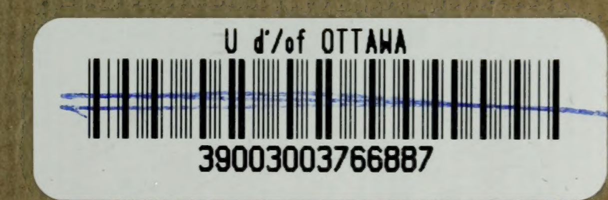
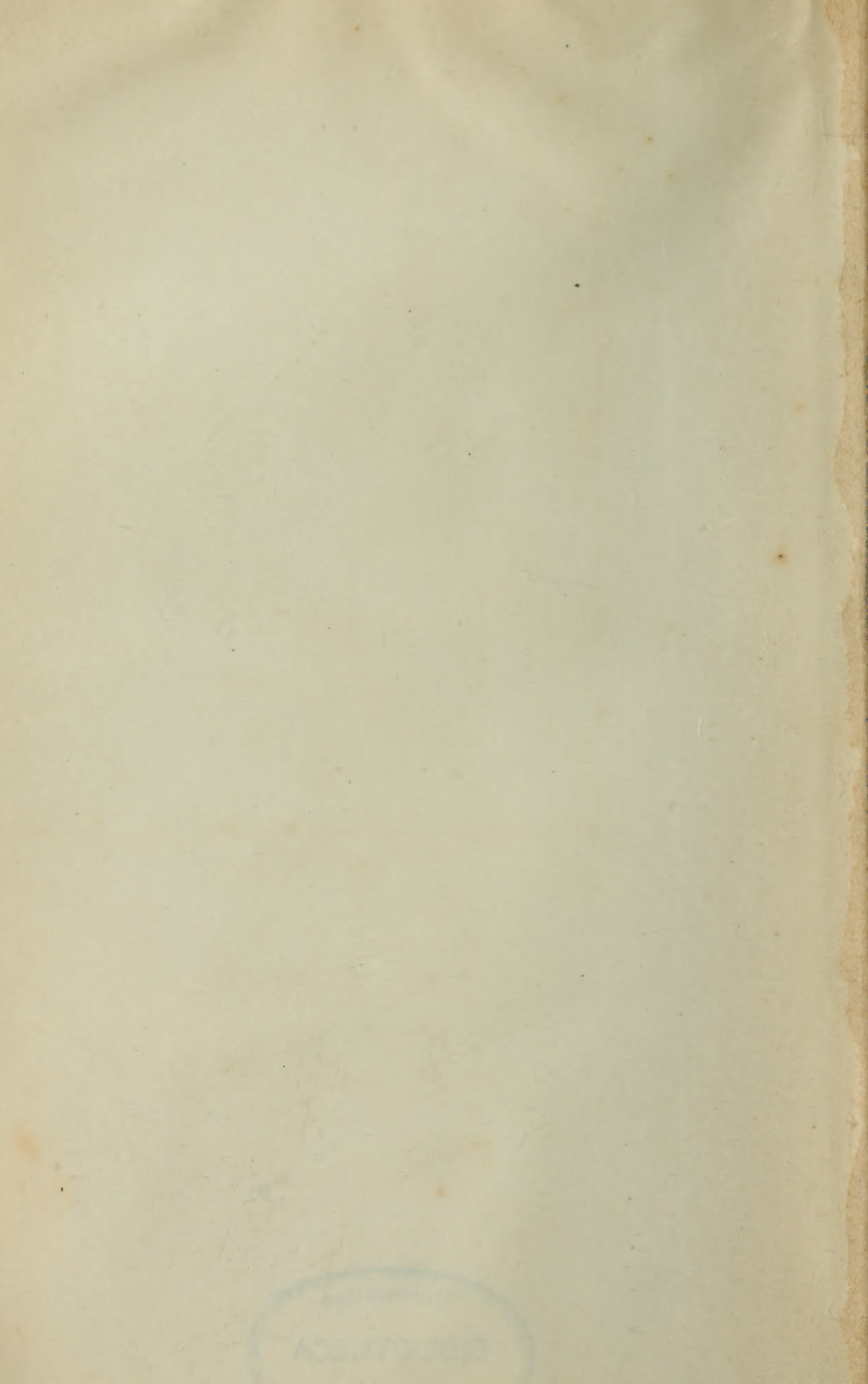

U d'/of OTTAWA
39003003766887



Il est ressuscité !

QUELQUES OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

La Littérature de tout à l'heure (Librairie académique), (*épuisé*).

Paul Verlaine (Vanier), (*épuisé*).

Eugène Carrière (Mercure de France).

Auguste Rodin (Floury), (*épuisé*).

Le Peintre de la Montagne (à Genève), (*épuisé*).

Le Sens religieux de la Poésie (Vanier).

Les Conditions modernes de la Beauté (à Prague).

Pourquoi et comment visiter les Musées (Armand Colin).

Noa Noa avec Paul Gauguin, (La Plume), (*épuisé*).

Chérubin. Trois actes en prose (Vanier).

A paraître :

Paul Verlaine. *L'Homme et l'Œuvre.* Edition nouvelle, considérablement augmentée et définitive.

L'Autre Renaissance.

L'Amazone blessée.

Ceux qui ont dit la vérité.

CHARLES MORICE

Il est ressuscité!

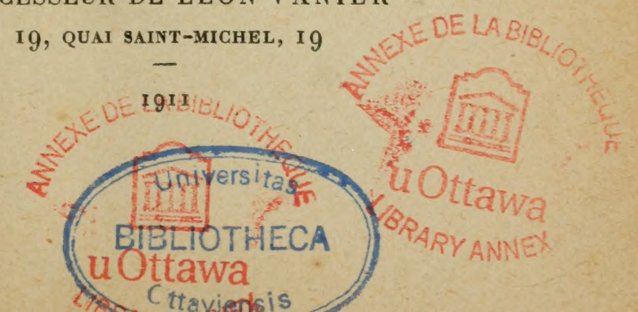
Mais le damné répond toujours : Je ne veux pas !

BAUDELAIRE.

DEUXIÈME ÉDITION

PARIS
ALBERT MESSEIN, LIBRAIRE-ÉDITEUR
SUCCESSEUR DE LÉON VANIER
19, QUAI SAINT-MICHEL, 19

1911



IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE

15 exemplaires sur Hollande, numérotés de 1 à 15.

A MON AMI

ETIENNE CHICHET

CHAPITRE PREMIER

UN MIRACLE BIEN MODERNE

A la même heure, ce matin-là, 11 décembre, tous les Parisiens firent la même grimace. Ils ouvrirent les yeux et la bouche tout grands et tout ronds en dépliant leur journal, puis en le repliant : la dernière page en était blanche.

Que signifiait?.. Comment se pouvait-il?.. Quoi ! tous les contrats de publicité interrompus, dénoncés ou violés !

On se répandit dans les rues, on se rua aux kiosques. Ils avaient été dépouillés dès l'aube, et les marchandes parlementaient avec la foule, expliquant qu'elles n'y comprenaient rien, répétant que tous les journaux, absolument tous, depuis ceux qui passent les deux millions jusqu'à ceux qui paraissent quelquefois, avaient, ce jour-là,

blanche, tout entière blanche, leur dernière page.

On se précipita dans les rédactions. Partout les garçons de bureau avaient ordre de ne laisser pénétrer aucune personne étrangère à la maison. Ils ne savaient rien, comme les marchandes.

Des gens avisés s'en furent consulter les personnes directement intéressées, les industriels et les commerçants qui, la veille encore, publiaient dans les feuilles, à deniers comptants, l'éloge de leurs produits et marchandises. La plupart de ces capitalistes, surpris dans le premier étonnement, s'abstinrent de répondre. Quelques-uns, par vanité, laissèrent entendre que le mot de l'énigme n'était pas ignoré d'eux : mais ils avaient juré de ne rien dire. On faillit leur faire un mauvais parti.

Cela commençait à passer les bornes, qui sont brèves, de la patience française.

A midi, la Bourse, qui, depuis des semaines, subissait une crise désastreuse, vit

subitement ses cours tomber à des cotes jusqu'alors inconnues.

Dans l'après-midi, sur les boulevards, des groupes se formèrent, bavards et agités. Impatiemment on attendait les journaux du soir.

— Sera-t-*elle* blanche ?

Elle le fut.

L'heure de l'apéritif sonna, ce jour-là, plus tôt que d'habitude. Les curieux sollicitaient les curieux, et les gens abordaient les gens en brandissant, avec des gestes comminatoires, du papier blanc.

Non seulement la dernière page des journaux du soir était blanche, mais, dans les autres pages, aux endroits d'ordinaire sacrifiés à la publicité, il y avait des « man ques ». Cette sorte de raffinement du mystère achevait d'exaspérer les journalistes. Ces professionnels extorqueurs de secrets se trouvaient, en quelque façon, nargués chez eux, dans leur domaine propre, par cette « question » qui empruntait, pour atteindre

le public, leur intermédiaire sans qu'ils pussent dirent qui ni quoi. Et voilà que la consternante tache blanche s'élargissait ! Où cela s'arrêterait-il ? Après les annonces, les « lignes » n'allaient-elles pas être menacées ?

A la *Poule d'Or*, brasserie de la rue Montmartre où, de six à huit, les reporters se donnaient rendez-vous, l'effervescence était au comble. Elle se mesurait à la hauteur insolite des piles de soucoupes sur les tables, comme au ton, également fort monté, des discours.

— Nous sommes absurdes ! criait Larrivé, — un long et pâle jeune homme à lunettes, dont les poches étaient toujours bourrées de brochures scientifiques achetées sur les quais — nous sommes tous hallucinés ! Nous voyons blanc comme d'autres voient rouge... Suggestion, illusion collective !... La vérité est que cette page est noire, puisqu'il est impossible qu'elle ne soit pas noire !..

— C'est toi qui es absurde ! interrompit

Crucol en éventant de trop près son camarade avec une *Révolution* : et les autres pages, les voyons-nous blanches ? Il n'y a aucune illusion. Il y a un fait, extraordinaire, et probablement le premier fait d'une série de faits encore plus extraordinaires... Nous sommes à la veille de quelque chose...

— Mais il y a quelqu'un au principe de la série ! firent plusieurs voix : Qui ?

— Ah ! oui, qui ?.. murmura Crucol.

Son frond étroit, uni, qu'aucune pensée n'avait jamais ridé, se crispait sous l'effort vain de la recherche ; les plis y tremblaient sans parvenir à se fixer.

Et, avec un geste vague :

— Moi non plus...

A l'écart, la tête dans les mains et les coudes sur la table, le reporter Louis Narda, connu, presque célèbre pour son exceptionnelle perspicacité, méditait. Larrivé le désigna du doigt :

— Lui aussi, Narda cherche.

— Et peut-être qu'il a trouvé ! dit le gros

Edmond Peissier — type très caractérisé de ces « réguliers » qui marchent toujours dans le sillage d'un autre — en se dirigeant aussitôt vers la table de Narda.

— Eh bien, mon cher maître, interrogea-t-il d'une voix où la déférence et l'ironie se dosaient à parties presque égales, qu'en dis-tu ?

Narda ne répondit pas. Peissier lui toucha l'épaule. Narda sursauta, dévisagea Peissier et laissa tomber, brutalement :

— Tu m'embêtes !

— Non, sérieusement, tu n'y es pas, *toi* ! insista l'autre avec une nuance d'étonnement flatteuse.

— Je cherche... Laisse-moi !

Peissier revint au groupe.

— Celui qui trouvera, sa fortune est faite ! disait un nouveau venu, grand garçon chevelu, débraillé, qu'on appelait Le Camus à cause de son nez aplati et qui se nommait Isidore Frène.

— Comment ça ? demanda-t-on.

— Voilà! Tout à l'heure le patron m'a fait appeler...

— Baunu-Llavari?

— Lui-même! Et il m'a dit : « Frène, je veux que *L'Avant-l'Aube* soit le premier à publier la vérité. Il y a dix mille francs pour celui qui trouvera la bonne piste, et cent mille francs pour celui qui m'apportera l'information complète avant deux heures, cette nuit... »

— Cent mille francs !...

— Et il a ajouté : « Faites connaître ma volonté à toute la rédaction, et, comme il se peut que personne de chez nous ne découvre la solution, voyez vos confrères des autres journaux : je leur offre à tous la même prime, et, en outre, le gagnant pourra, s'il lui plaît, entrer à *L'Avant-l'Aube* aux appointements de trois mille francs par mois, avec un traité de dix ans. »

— Nom de Dieu!...

— Alors, conclut Le Camus, je suis venu ici : à bons entendeurs...

La brasserie se vida rapidement. Les journalistes, à tout hasard et sans plus attendre, partaient en campagne.

Sur le trottoir, Larrivé rejoignit Crucol, qui déjà sifflait un auto-taxi, et, à mi-voix :

— Mon vieux, partie liée, veux-tu ? Si nous gagnons nous partageons, et j'ai une idée.

— Hallucination ? Suggestion ? Illusion ?

— Non ! J'en reviens. Une idée, je te dis !

— Alors, pas de refus. Parle.

Larrivé, qui était beaucoup plus grand que Crucol, se pencha vers lui et lui glissa à l'oreille un mot.

Crucol sursauta, puis, pensif :

— Possible, fit-il. Quoique... Non ! il s'y ruinerait... Il est vrai qu'ensuite ses sujets lui feraient des rentes... Et il aurait ainsi affirmé d'abord sa force... Montons dans le taxi. Oui... en effet... peut-être... Qui sait !... Victor...

— Chut ! commanda Larrivé.

Et les deux jeunes gens sautèrent dans la voiture.

Pendant ce temps, Narda, resté presque seul dans la brasserie, réglait sa consommation et prenait à son tour le chemin de la porte. Ses yeux brillaient. Comme Crucol et Larrivé, il héla un taxi et donna au cocher l'adresse du siège central de la C. G. T.

— J'y suis ! monologuait-il en se carrant sur la banquette. Ça ne peut venir que d'en bas. Les typos ont refusé de composer les nouvelles annonces et détruit les clichés. Les directeurs ne veulent pas avouer ça au public... Mot d'ordre : Sabotage, Tapaud et Cie... Mais dans quel but?... On refusera de me le dire... N'importe! C'est déjà beaucoup de savoir comment. Nous chercherons ensuite pourquoi...

Cette nuit-là, dans le monde journalistique, on ne dormit point.

Vers les quatre heures, au *Lapin Cru*, près des Halles, Peissier et Narda, chacun par une porte, entrèrent ensemble. Ils s'assirent

à la même table, après s'être donné la main, sans parler. Narda, ordinairement calme, était nerveux. Il jeta à son camarade un regard qui signifiait, à ne s'y pouvoir méprendre : Continue à te taire! puis reprit sa pose favorite, les coudes sur la table, la tête dans les mains. Peissier se mit à fumer, philosophiquement.

Bientôt, par flots irréguliers, arriva le gros de l'armée, grands et petits reporters. Le *Lapin Cru* était leur quartier général de nuit : ils s'y communiquaient les dernières nouvelles ; on y apportait les feuilles du matin, aussitôt sorties des presses, avant la mise en vente.

Quelques minutes plus tard, il n'y eut plus, dans les nombreuses salles du vaste établissement, une table, une chaise inoccupée. Un brouhaha de conversations s'éleva, sorte de symphonie aigre et violente que rhythmaient les coups de culs de verre heurtant le bois des tables. — Et tous avaient la mine basse, les traits crispés et las.

Larrivé, Crucol et Le Camus, s'étaient assis à la table de Narda et de Peissier.

— J'aime autant vous le dire tout de suite, déclara Le Camus en se croisant les bras résolument, je n'ai rien trouvé... Et toi, Narda?

— Il n'y a rien à trouver, répondit l'interpellé en retirant de ses petites mains pâles sa grosse tête noire.

— Que veux-tu dire?

— *Trop fort pour nous*, articula Narda en appuyant sur chaque syllabe : comprends-tu?

— Pas du tout! dit Le Camus.

— Tu y es! Rien à comprendre, rien à chercher! *Ça* est, et *ça* n'est pas.

— Mais alors, c'est ce que je vous disais à la *Poule d'Or!* s'écria Larrivé. La page nous paraît blanche, et elle n'est pas blanche, parce qu'elle ne peut pas être blanche!

— Si tu veux, c'est à peu près ce que je pense, approuva Narda avec un sourire contraint, quoique cette pensée — si c'en

est une ! — soit insoutenable et ridicule.

— Il est ridicule aussi de chercher une explication à l'impossible, observa Larrivé.

— Mais vous êtes fous tous les deux ! cria Peissier en assénant sur la table un retentissant coup de poing. Vous êtes atteints de folie mystique ! Allez vous faire doucher !

— Et toi, va te coucher ! répliqua paisiblement Narda. Ou consens à réfléchir. Nous avons tous cherché, n'est-ce pas ? Et nous avons tous fait fausse route. Nous nous sommes demandé : Qui ? Pourquoi ? Comment ? Ces trois questions restent sans réponse, aussi bien la simple question de fait, le Comment ? que la question d'intention et la question d'initiative, le Pourquoi ? et le Qui ? Dans les imprimeries, on ne sait pas comment la page a pu sortir blanche des rotatives : les hommes n'en savent pas plus, là-dessus, que les machines. Alors ?...

— Peut-être qu'ils ne veulent pas dire, insinua Crucol.

Narda haussa les épaules.

— *Tous?*

— Dame! Le coup part, certainement, de quelqu'un de très puissant, individu ou collectivité : il y a mis le prix...

— Mais, bon sang, le prix! répéta Narda en élevant la voix, vous en doutez-vous, du prix? Savez-vous que les industriels et les commerçants ont exigé le payement des dédits, et qu'ils l'ont obtenu? Vous est-il possible d'évaluer les sommes que cette opération représente? Voyez-vous quelqu'un au monde, banquier, nabab, Crésus, qui dispose de ces sommes? *Car les journaux n'ont pas réglé avec leur argent.*

— Oui, ajouta Larrivé, et cet argent qui a passé par leurs guichets, les directeurs ne savent d'où il vient.

— Qui? bon Dieu! Qui? hurlait Le Camus.

— Moi, fit Larrivé, j'ai d'abord pensé au prince Victor. Il y avait quelque vraisemblance, et, avec Crucol...

— Nous avons fait des démarches vaines,

interrompit Crucol, et alors, moi, j'ai pensé à l'empereur allemand...

— Et nous avons eu le même succès, interrompit à son tour Larrivé.

— Et moi, reprit Narda, j'ai cherché à la fois plus haut et plus bas. J'ai pensé aux forces manouvrières qui, dans la bizarre évolution des sociétés humaines, en viennent à nous opprimer comme si elles opéraient d'en haut; j'ai pensé à l'action socialiste et — je me suis trompé, comme les camarades.

Il s'était formé un cercle autour de la table de Narda. Il jouissait d'une considération particulière, dans la corporation, moins à cause de ses succès professionnels qu'en raison de sa valeur propre, personnelle ; on respectait en ce journaliste le raté d'un grand rêve littéraire, ou philosophique. On savait qu'il avait, jadis ou naguère, beaucoup travaillé dans les bibliothèques. On disait que ses tiroirs étaient pleins de notes, peut-être d'œuvres, de romans, ou de plans de romans, de poèmes, ou de fragments de poèmes, de

drames, d'essais. On attendait beaucoup de lui, et les confrères, les patrons eux-mêmes, faisaient grand état de son avis. Ses dernières paroles suscitèrent, pourtant, des protestations. Quelqu'un dit :

— D'abord, les forces ouvrières ne sont pas les forces d'en bas, car ce sont les forces de la nature. Tu avais pris le vrai chemin, Narda ; seulement, tu t'y es mal dirigé.

— Pourquoi ?

— Parce que ta pensée est hostile à la Cause... Crois-tu qu'on l'ignore ?... Tu crèveras dans la peau d'un réactionnaire !... T'imagines-tu qu'on ferait des confidences à un ennemi ?

— Bravo ! fit Narda avec une emphase comique : et les prolétaires, enfin conscients et solidaires, vont triompher grâce à cette discipline dont ils ont, de grève en grève, appris à connaître la vertu... Tu es un mystique aussi, mon vieux Peissier, à ta manière... Non, poursuivit Narda, subitement grave : ma supposition n'était pas la bonne,

parce qu'une telle entente de tous les typographes de Paris serait un miracle. J'aimerais mieux croire à...

— A quoi ?

— Pour l'instant, reprit Narda sans répondre, il nous reste à nous dire...

— Que les journaux du 12 décembre seront ici dans cinq minutes, interrompit Crucol, et que nous verrons bien si *elle* est blanche ! Peut-être même y trouverons-nous le mot de l'énigme d'aujourd'hui. Donc, trêve de philosophie ! Voyons venir, et parlons d'autre chose... Qui veut faire une manille ?

La proposition de Crucol ne fut relevée par personne.

— Il nous reste à nous dire, reprit Narda, que nous sommes devant l'inconnaissable. Crucol a raison. Il n'y a qu'à voir venir...

— Il n'y a point d'inconnaissable, proféra doctoralement Larrivé. La science...

Narda partit d'un bruyant éclat de rire.

— Ah ! dit-il, je l'attendais ! Je trouve

même qu'elle a un peu tardé à venir... Tu disais donc : la science ?...

— Ris tant que tu voudras, répliqua Larrivé avec assurance. C'est elle !

— Explique.

— C'est elle parce que ça ne peut être qu'elle.

— Puissamment raisonné ! Encore faudrait-il nous rendre compte de son intervention, de son action.

— Demande aux savants.

— Que ne les as-tu consultés ! On peut du moins chercher, en attendant l'avis de ces messieurs... Que dirais-tu du radium ?

Les prunelles de Larrivé jetèrent un éclair.

— J'y ai songé, dit-il.

— Naturellement ! Mme Curie a trouvé le moyen de produire le radium à volonté, à *sa* volonté, et elle commence par témoigner de la toute-puissance que lui confère sa découverte en rompant le cours ordinaire de la vie commerciale, de la vie publique...

Comme c'est simple! Et quel formidable appétit du surnaturel tu possèdes, Larrivé!

— Pas du tout! Je veux une explication logique, et...

— Et l'explication te paraîtra parfaitement logique, bien que tu sois tout à fait incapable de la comprendre, pourvu qu'elle te soit offerte au nom de la science. Tu fais à la science le crédit que tu refuserais à Dieu.

— Dieu! répéta dédaigneusement Larrivé. Il n'y a qu'un Dieu...

— Je sais, fit Narda en tirant de sa poche un étui à cigarettes, c'est la Science... Tiens, fume...

A ce moment, tous les reporters se levèrent ensemble. Les porteurs de journaux venaient d'entrer, ayant chacun sur l'épaule un paquet de papier humide encore d'encre fraîche. On se jeta sur eux, on leur prit d'autorité les feuilles du matin. Ils se laissèrent dépouiller, attendant l'effet.

— Blanche!

— Il y en a deux!

— Deux pages blanches !

— Et des taches blanches dans les autres !

— Tout ce qui est payé a sauté !

Les reporters étaient eux-mêmes aussi pâles que les stupéfiantes pages blanches. Développant à bout de bras grands ouverts les journaux, ils flageollaient sur leurs jambes, ouvrant des yeux démesurés où se lisait plus que de l'étonnement : de la peur.

— Et pas un mot d'explication dans les pages noires, remarqua Peissier qui avait rapidement parcouru plusieurs feuilles : *ils* font semblant de ne s'apercevoir de rien... *La réconciliation de Jaurès et de Briand... La Seine tarie... Un vol de dix kilomètres en hauteur*... Comme s'il était encore question de ça !...

— Il n'y a que mon explication qui tienne, murmura Larrivé.

Narda, tout à coup, d'un geste rageur, pétrit en boule la feuille qu'il tenait, et, de toutes ses forces, la jeta sur le nez de Lar-

rivé, puis, sans mot dire, alla reprendre sa place.

— Zut ! fit Larrivé en se frottant le nez.

Narda méditait, non plus accoudé sur la table, mais renversé sur le dossier de son siège, les pouces aux entournures de son gilet, le regard dans le vague. Peu à peu, son regard se précisait, se fixait, tandis qu'une indéfinissable expression d'apaisement détendait ses traits. A cinq mètres de lui, à la table que la symétrie — principe exclusif du style moderne — avait exigé qu'on plaçât en face de la sienne, un homme était assis, solitaire, devant un verre de vin rouge. Et c'est sur cet homme que le regard de Narda se fixait.

Cet homme n'avait, réellement, rien de remarquable, sinon justement cela, peut-être, qu'on n'aurait pu formuler sur lui aucune observation particulière. Réellement, il n'était pas original. Pourtant très beau ; mais sa beauté ne surprenait pas : c'est si cet homme n'avait pas été beau qu'on eût

été surpris, jusqu'à la stupeur, jusqu'au scandale. Cette beauté, faite du parfait équilibre de tous les éléments de sa personne, signifiait, sans plus, l'homme, dans sa réalité totale et magnifiquement ordinaire. Elle était comme nécessitée par l'âme souverainement, ineffablement sereine, qui rayonnait des yeux de cet homme : lumière constante, riche, intense, qui éteignait l'éclat brutal des ampoules électriques et s'estompait en un blond halo dans sa chevelure un peu longue. Narda n'était pas ébloui par cette lumière ; il se sentait éclairé par elle au dedans de lui-même. Et il considérait l'inconnu avec une sympathie nuancée de confiance et de déférence. Il n'avait pas envie de l'aborder, de l'interroger, pleinement satisfait de sa seule présence, de sa présence réelle.

— Un homme réel, en effet, se disait-il, et non pas un fantoche comme mes camarades et moi... Mais depuis quand donc est-il ici ?

Il ne se souvenait pas de l'avoir vu entrer. Dans le bruit des discussions, il est vrai, et avec les préoccupations de l'instant, il n'était pas extraordinaire que l'étranger eût passé jusqu'alors inaperçu. L'important, c'était qu'il fût là... Non, il n'y avait pas de questions à lui poser. Le fait seul qu'il ne manifestât aucune inquiétude signifiait qu'on avait tort de s'inquiéter, que tout s'expliquerait bientôt, et que l'explication serait merveilleusement simple...

Tout en rectifiant son attitude par un sentiment de convenance qui ne lui était pas familier, Narda jeta un regard de pitié sur le groupe agité de ses confrères. Leur bavardage que, depuis un instant il avait cessé de percevoir, comme si une porte s'était fermée entre eux et lui, de nouveau tout à coup lui parvint. Ils continuaient à discuter dans le vide, avec exaltation, et Narda entendit Le Camus crier, d'une voix aiguë, où il y avait de la colère, de l'insomnie et de l'alcool :

— Vous n'y êtes pas ! J'ai trouvé ! C'est de la réclame !

— Hein ?

— Oui ! Dans quelques jours, vous verrez s'étaler sur ces pages blanches, en lettres versicolores, ce titre : « *Excelsissimus !* Illustré bi-quotidien, cinq centimes, cinquante et cent pages de texte, cinq mètres carrés d'images ! » Comprenez-vous ? Le trust de la presse, quoi ! Et ce sont les directeurs des journaux qui s'entendent pour préparer la bombe : Llavari s'est fichu de moi !

— Hé ! hé ! opina Crucol, pas si mal imaginé ! pas impossible !

Peissier protesta :

— Mais non ! l'entente serait encore plus invraisemblable entre les patrons qu'entre les ouvriers... Ce n'est pas le trust c'est la mort des journaux ! C'est notre mort, à nous autres ! La lèpre blanche...

— Le péril blanc ! dit Crucol.

Un instant, Narda eut l'idée d'attirer l'attention de ses confrères sur l'inconnu,

qu'aucun d'eux ne paraissait avoir aperçu. Mais aussitôt l'inconnu se leva. Avait-il deviné l'intention de Narda? Voulait-il l'en dissuader? Son regard lumineux et calme s'appuya sur le regard du journaliste, et celui-ci eût juré qu'en le regardant ainsi l'inconnu lui donnait rendez-vous pour le lendemain, à la même heure, dans le même lieu. Involontairement, Narda fit un signe d'assentiment, qui n'obtint point de réponse. L'inconnu mit sur sa tête un grand chapeau rond, jeta sur ses épaules un manteau noir aux larges plis, et il se dirigea vers la porte sans prêter la moindre attention aux personnes ni aux choses.

Cet homme parti, la brasserie sembla vide à Narda. A son tour, il décrocha de la patère son chapeau et son manteau, et s'en alla, sans répondre aux questions de ses camarades, étonnés tous qu'il ne partageât plus leur agitation.

Quelques heures plus tard, Paris s'affolait.

Cette fois, il y eut, en Bourse, de significatifs symptômes de détresse. Le marché fut nul. De mémoire d'agent de change, on n'avait jamais vu cela. Les crieurs d'offres, consternés, étaient muets et, du péristyle, leur masse immobile et morne faisait un singulier contraste avec la foule inquiète qui, sur la place, gesticulait et vociférait.

Pendant ce temps, de graves désordres se produisaient à Montmartre.

On ne sait comment, l'opinion s'était accréditée dans le peuple que *le coup venait* des monarchistes. Avec son instinctive et simpliste propension au symbolisme le plus immédiat, il voyait dans cette transformation

des journaux, quelle que fût leur couleur politique, en autant de drapeaux blancs, l'indication, presque la preuve d'un complot qui dépassait les prétentions d'un duc d'Orléans. Cela ramenait l'histoire aux entêtements candides de quelque fossile Henri V, de qui personne, du moins personne de français, ne revendiquait la succession : mais cette rumeur se propageait, qu'un Bourbon d'Espagne, invoquant le titre d'unique héritier — par alliance — du comte de Chambord, se présentait à la France comme l'homme nécessaire, le providentiel sauveur, le seul maître capable de ramener définitivement l'ordre dans ce pays sans cesse bouleversé par les insurrections syndicalistes.

Cette perspective de l'usurpation du pouvoir par l'étranger surexcitait les esprits, déjà troublés. La République, dont beaucoup commençaient à se désenchanter, redevenait chère à tous, et l'ardeur loyaliste des républicains trouva l'occasion de s'affirmer avec violence dans la très fâcheuse initiative

que les camelots du roi crurent opportun de prendre.

Espérant exploiter au profit de leur prétendant l'inquiétude publique, ces jeunes gens avaient organisé, à Montmartre, un grand meeting sur la question de savoir — *Si le régime actuel n'avait pas trop duré.* Les bandes réactionnaires et les bandes socialistes s'y rencontrèrent, et il y eut du sang. D'importantes forces policières cernèrent les combattants qui, soudain réconciliés, se tournèrent contre elles, d'un unanime élan. Il fallut appeler la garde républicaine, puis deux escadrons de la garnison de Paris. La bataille dura près de trois heures. Il y eut onze cent treize arrestations, d'innombrables blessés et douze morts.

Cependant, les feuilles du soir paraissaient : blanches aux trois quarts. Le Préfet de police pour en finir avec l'émeute, eut l'heureuse inspiration de faire jeter, à la volée, quelques milliers de milliers de ces journaux sur le champ de bataille. Gour-

dins, casse-tête, revolvers tombèrent spontanément des mains, qui se tendaient pour saisir le papier, et les cris de haine et de fureur expiraient sur les bouches restées béantes et rondes, dans un étonnement stupide.

Et ce fut partout un grand silence. Personne ne questionnait plus personne, chacun sachant que chacun ne savait rien. Et tous s'attendaient à tout.

La nuit, comme de coutume, les journalistes se rencontrèrent au *Lapin Cru* ; fiévreux, vanés, pauvres gens qui depuis deux jours ne dormaient pas.

Seul, Narda était paisible, presque gai, dans ce groupe tour à tour et sans transition morne et tumultueux. Cette attitude inexplicable irrita ses camarades.

— Tu t'es donc couché, toi ?

— Tu sais quelque chose !

— Parle !

Il ne pouvait parler, — leur parler. Vraiment, depuis la veille, un abîme s'était creusé qui le séparait du monde factice où, si récemment encore, il se démenait comme les autres. Et dans cet abîme les cinq ou six dernières années de sa vie avaient sombré,

oubliées, comme si elles n'avaient pas été. Au contraire, les années plus anciennes, celles de sa jeunesse première, de son enfance même, se peignaient sur le tableau de sa mémoire avec des couleurs étrangement riches et vivantes. Il se revoyait, adolescent épris d'images héroïques ou charmantes, élaborant le programme d'une belle vie, et soudain ce vers de Verlaine jaillissait de ce passé comme une haleine parfumée :

L'enfance baptismale émerge du pécheur.

Et il lui semblait qu'il fût près de reconquérir cette enfance naïvement triomphante et, par là, de redevenir — selon la douce parole évangélique — digne d'entrer dans le Royaume des Cieux. Du reste, il n'avait pas d'impatience. Avec confiance il goûtait, dans une sorte de vigile du bonheur, un délicieux avant-goût du bonheur lui-même. Il était venu au rendez-vous, il savait que l'Autre serait exact. Il n'avait pas la curiosité de

connaître l'heure, il ne songeait pas à consulter l'horloge, quoiqu'il lui eût suffi de lever un peu la tête pour la voir, car il savait bien qu'elle était placée à sa droite, sur le mur, cette banale horloge suisse qu'il avait, durant d'innombrables nuits de stérile attente, si souvent accusée de compter trop lentement les pulsations du temps : c'est que, maintenant, il se sentait hors du temps...

Un grand tumulte se produisit soudain, des portes claquèrent : les porteurs arrivaient, en coup de vent. Mais, une fois entrés, ils restèrent là, immobiles, le regard brillant et fixe. Ils étaient tous mortellement pâles, et l'expression tragique et *grande* de leurs petits visages de nocturnes gavroches parisiens était si invraisemblable, tellement hors de proportions, que les journalistes hésitaient à les reconnaître.

Enfin, un camelot lâcha :

— Ça y est !

— Quoi ? demanda Le Camus.

— Jésus-Christ !

— Hein ! Comment ! Qu'est-ce que tu dis ?

Comme la veille, les journalistes se jetèrent sur les feuilles : elles étaient blanches.

Elles étaient, cette fois, entièrement blanches, sauf, à la première page, le titre, et à la dernière, dans le coin de droite, en haut, quelques lignes imprimées en petits caractères, — celles-ci :

Le Fils de Dieu n'a pas besoin de réclame. — Il est descendu à l'Hôtel des Trois Rois, place de l'Etoile. — Il recevra, de midi à midi, tout le jour, ce 14 décembre et demain.

Chacun lut, à part soi, puis relut, puis relut encore cette « annonce » ; et l'on n'entendait, pendant ce temps, que le bruit mat des papiers mous frémissants dans les mains tremblantes.

A la longue, les regards se détachèrent des petites lignes affolantes, pour se croiser les uns avec les autres, comme des questions

auxquelles des questions répondaient. Les camelots regardaient les journalistes s'entre-regarder, attendant qu'ils parlassent, et, comme ces messieurs continuaient à se taire, leur stupeur, par réaction, ranima l'assurance des gamins.

— Non, mais ! fit l'un d'eux, c'est-y qu'on en oublie le métier ?

— Il a raison ! s'écria Crucol, revenant à lui : en route pour la Marche à l'Etoile !

— C'est vrai ! filons ! approuvèrent les autres, en chœur.

Ils coururent aux portes.

— Et nous, cria le camelot, défilons-nous !

Il tapa du plat de la main sur ce qui lui restait de son paquet de journaux :

— Aujourd'hui, c'est de l'or, ça ! Un article du Bon Dieu !... Je le donne pas à moins de vingt ronds !... Entendu, la coterie ?

— Tu parles ! acquiescèrent les autres.

CHAPITRE II

CAS DIVERS D'HALLUCINATIONS PRIVÉES ET COLLECTIVES

I

Narda avait regardé sans les voir les journalistes et les camelots s'enfuir pêle-mêle. Bientôt il fut seul, seul de son espèce dans cette brasserie tout à l'heure pleine et bruyante. Les journaux blancs, jetés, jonchaient le sol, bizarrement. Et Narda s'absorbait dans ses songeries, indifférent, étranger à l'endroit, à l'heure, à la circonstance.

Intrigué par cette attitude, le patron s'approcha de lui, un journal à la main :

— Monsieur Narda...

Narda leva la tête.

— N'avez-vous donc pas vu ? continua le patron en montrant son papier.

— Non, fit Narda négligemment. Y a-t-il du nouveau ?

— Vous pouvez dire ! s'exclama le tenancier : regardez !

Narda prit le journal, constata qu'il était blanc, et le rendit, sans manifester la moindre surprise.

— Mais quoi ! Etes-vous aveugle ?

Et le doigt patronal désignait les trois lignes de l'annonce, à la dernière page, — « l'article du Bon Dieu ».

— Très curieux, consentit Narda, d'un ton qui réclamait la paix, en repoussant le journal sans même daigner le regarder.

Le patron fit un « Ha ! » d'étonnement insondable : les bras lui en tombaient ! De fait, sinon les bras des épaules, du moins le journal lui tomba des mains, et comme ce journal depuis quelques secondes, s'interposait entre Narda et la table d'en face, à la façon d'un écran, cet écran tombé, la table

lui apparut, et Narda, se levant, repoussa le patron, d'un geste qui ne permettait aucune résistance. Ce ne serait pas assez de dire que le patron s'écarta : vraiment, il s'effaça, il disparut, il s'évanouit, il s'était dissipé dans l'air quand Narda se trouva assis auprès de l'Homme, sur la molesquine équivoque du *Lapin Cru*.

Ils conversaient.

— Je croyais, Seigneur, que vous deviez revenir *autrement*.

Jésus répondit :

— Et vous aussi, êtes-vous encore sans intelligence? Visible ou invisible, le Fils de l'Homme revient tous les jours.

— Et s'il se rend aujourd'hui sensible aux yeux mortels, c'est dans une intention qu'il nous permettra de comprendre? Il vient sans doute achever...

Narda s'interrompit en voyant que Jésus souriait, — en comprenant avec évidence que Jésus souriait de la question même, encore incomplétement formulée. Et de se

sentir ainsi deviné le journaliste conçut de l'humeur.

— *Alors*, grommela-t-il, pas moyen de causer...

— On ne cause pas avec moi, dit Jésus.

Narda s'inclina.

— Pourtant, pour la commodité des lecteurs auxquels vous rapporterez mes réponses, je vous permets, comme je le permets en cet instant même à vos confrères, de m'interroger.

— Comme vous le permettez à mes confrères ...? répéta Narda, stupéfait.

— Ne savez-vous pas qu'ils sont allés m'interviewer, à l'hôtel des *Trois Rois*?

Les traits de Narda se crispèrent douloureusement; Jésus sourit encore et, avec l'accent d'une tendresse infinie, répondant à la pensée du jeune homme :

— Mais oui, enfant, dit-il, tu ne m'en as pas moins tout entier à toi, *selon toi*, comme je suis tout entier à chacun d'eux, selon leur être propre.

— Mon Seigneur et mon Dieu ! soupira Narda en joignant les mains.

Puis reprenant la phrase interrompue :

— Vous venez sans doute achever l'œuvre entreprise il y a deux mille ans.

— L'œuvre est achevée de toute éternité.

— Eh bien ! s'écria Narda avec une exaltation soudaine, pourquoi n'avez-vous pas vaincu ?

— Parce que j'ai voulu te laisser le mérite de la victoire.

— Mais pourquoi les vôtres eux-mêmes vous trahissent-ils ? Pourquoi les conciles se démentent-ils entre eux et vous démentent-ils ?

— Les décisions de l'Académie des Sciences sont-elles plus constantes et plus claires que celles des conciles ?

— Pourquoi vos Evangiles sont-ils tous apocryphes ?

— *De qui* sont les chefs-d'œuvre humains et les grandes inventions ? *De qui* sont, par exemple, les poèmes homériques ? Ne vau-

drait-il pas mieux donner ton intelligence à jouir de l'œuvre qu'à chercher le nom de l'auteur? Vous avez déjà, pour la plupart, oublié les noms des jurisconsultes qui rédigèrent votre code : communément vous l'appelez « le Code Napoléon ». Ainsi vous avez l'Evangile de Jésus. Qu'importe de qui sont les textes? Commencez, du moins, par en pénétrer le sens. Le code en main, vous vous demandez quelle fut la pensée du législateur : mon Evangile en main, demandez-vous quelle est la doctrine du Sauveur. Ne vous arrêtez pas à la lettre, qui tue; l'Esprit seul vivifie. Que ne me reprocherais-tu pas, si je t'avais imposé des preuves péremptoires d'authenticité! J'aurais réduit en servitude ta raison, et ton adoration serait celle de l'esclave. J'ai laissé à ta foi le mérite, à ton doute l'excuse, et tu te plains?

— Mon Dieu, peut-être n'êtes-vous que moi-même... moi-même élevé jusqu'à la perfection...

— Mais l'un des vôtres l'a dit : « Il n'y a

que Dieu qui soit vraiment homme. » Ceux qui prétendent voir en moi l'homme parfait ne consentent-ils pas à quelque chose de plus inconcevable que la divinité même? Que sais-tu si, du principe de l'homme, je ne me suis pas *peu à peu* élevé à la réalité divine? Que sais-tu si *mon* Eglise n'est pas *ma* divinité? Il suffit, pour que je sois ton Dieu, que tu croies en moi. Sache seulement si tu peux concilier avec ta foi en moi ta loyauté spirituelle en ce qu'elle a de plus noblement strict. Et si tu ne le peux, à quoi renonceras-tu? Aux espérances éternelles ou à ta propre estime?

— Seigneur, vous me tentez.

Et, pendant qu'il articulait ces syllabes, Narda pensait : Ne faut-il pas que Dieu se fasse diable pour plaire aux hommes de notre misérable instant?..

— Tu discutes mes paraboles, tu prétends retrouver ma doctrine dans celle des philosophes qui sont venus avant moi...

Tout à coup la voix de Jésus tonna, formidablement :

— Et qui donc est venu avant moi? Ce qu'il y a de clair à travers les rêveries des philosophes, c'est ma lumière éternelle : j'ai rejeté de mon Evangile leurs rêveries et j'y ai mis ma lumière.

— Seigneur, pourquoi votre loi est-elle si dure.

— La loi de la chair est autrement dure que la mienne, tu le sais bien. Et la loi du plus riche? Et la loi du plus fort?... Tu dis des mots, et tu voudrais que leur bruit te cachât le néant de ton âme. Es-tu dans le secret de ton propre désir !..

— Seigneur, dans tout votre Evangile il n'y a pas une fois le mot *Beauté.*

— Et dans tout votre Code, y a-t-il une fois le mot *Amour*? Cependant, si la loi n'est pas fondée sur l'amour des hommes les uns pour les autres, est-elle LA Loi? Et, de même, la Beauté est le signe de ma présence. Mais ce signe est évident, et je n'ai pas créé l'homme aveugle. Il n'y a que les philanthropes et les esthètes, deux vaines tribus,

pour radoter sans honte d'amour et de beauté. Je ne suis pas venu pour les esthètes et les philanthropes. Toi, parle moins de la beauté. Tâche de la multiplier par l'amour.

— Seigneur, lisez la pensée que je n'ose vous dire.

— Soit... Mon puéril Evangile primitif répugne à la délicatesse moderne. Il est suranné... Observes-tu que, tel quel, il intéresse passionnément les plus délicats, les plus raffinés des poètes, des artistes et des penseurs de ton temps?

— C'est vrai. Vous êtes très à la mode.

— Tu oublies qu'il te sera demandé compte des paroles inutiles, dit Jésus sévèrement.

Et poursuivant, avec plus de douceur :

— Les intelligences incultes me traitent de primaire, les exégètes me nient, et les gens d'esprit me reprochent d'être un grossier thaumaturge. Cependant, je te le dis en vérité, les ignorants et les savants seraient

également insensibles à une version moderne de ma loi, à une démonstration moderne de ma divinité...

Ainsi philosophaient, cordialement, enfantinement, Jésus et son nouveau disciple. Et Narda parfois se demandait : Est-ce que je ne parle pas tout seul ? N'est-ce pas moi seulement qui fais les questions et les réponses ?

II

Cependant, à l'hôtel des *Trois Rois*, qui compte trois cents chambres, Jésus recevait à la fois, privément, trois cents interviewers. Chacun d'eux, fier de n'avoir point fait antichambre, se croyait favorisé d'un tour de faveur et, tout en s'expliquant très bien par son propre mérite ce privilège, n'était pas loin d'y voir un commencement de preuve de la divinité de son auguste interlocuteur.

Ce que furent ces trois cents colloques, le public l'apprit, dès l'après-midi de ce 14 décembre, par les journaux du soir, et,

plus amplement, le lendemain, par les journaux du matin. — Car la presse avait retrouvé toute son éloquence ; l'actualité de la gêne étrange qu'elle venait de subir lui donnait même un nouvel entrain. — Le public s'intéressa passionnément à ces reportages, tous très développés, la question étant celle du jour, et tous fort bien faits. Et ce mérite ne leur venait pas seulement d'un reflet de la lumière divine. Les journalistes s'étaient surpassés parce qu'ils avaient tous fait, inconsciemment, leur propre portrait, en beau. En effet, Jésus, qui aima toujours les gens de cette profession — déjà, en Judée, il était leur Providence, car n'est-ce pas à l'un d'eux qu'il expliquait, par exemple, pourquoi il convient de payer à César le tribut? — avait joué aux reporters parisiens ce tour plaisant et bienfaisant de leur apparaître à tous comme une image corrigée et agrandie d'eux-mêmes. — Le procédé, du reste, paraît lui être familier, et il ne serait pas impossible qu'une confusion de cet ordre fût pour

quelque chose dans le charme qu'on trouve aux admirables effusions lyriques des grands mystiques : action subjective de la piété, pratique personnelle de cet anthropomorphisme qu'on trouve au principe de toutes les religions ; c'est selon les forces et les formes de son être que le croyant voit son Dieu, et, en attendant que l'homme se perde en Dieu, Dieu s'absorbe dans l'homme...

Les reporters trouvèrent donc sans peine des expressions sympathiques, des métaphores attendries pour dépeindre Jésus. Leur enthousiasme, étant sincère, fut communicatif. On s'arrachait les feuilles, on dévorait ces chefs-d'œuvre, en pleine rue, sous la neige, à la lueur du gaz ou de l'électricité.

Les lecteurs, toutefois, qui voulurent, dans l'espoir d'apprendre de nouveaux détails, comparer les récits de plusieurs journaux, ne furent pas peu surpris de constater entre eux des divergences considérables, de faits, d'idées, de paroles. Les cheveux de Jésus

étaient blonds dans *La Feuille,* bruns dans *La Petite Feuille,* roux dans *Paris-Feuille,* noirs dans *L'Avant-l'Aube,* gris dans *la Gaule,* et, dans *le Chérubin,* il n'en avait pas du tout — comme les anges !

Ainsi des traits de Jésus, ainsi de ses vêtements, ainsi de ses discours. L'unique modèle évoquait tour à tour le type d'un bohême élégant, — dans le genre de M. Carolus-Duran, vingt ans avant la Villa Médicis, — d'un petit maître méticuleusement correct, — comme sont aujourd'hui les artistes et les poètes, — d'un philosophe allemand aux traits escarpés, d'un joli ténor à la toulousaine, d'un pasteur dans la tradition de Topffer, d'un guerrier chevelu d'Assourbanipal, ou simplement d'un Sacré-Cœur blond et rose, acheté rue Saint-Sulpice.

Et il prononçait des paroles tout à fait incohérentes, louant ici et blâmant là les même personnes, les mêmes actes, annonçant la paix, la guerre, la fin du monde, l'âge d'or, toujours sur ce ton catégorique

et péremptoire qui convient seul au Souverain-Maître.

On ne s'arrêta pas longtemps à constater ces contradictions. Un vœu unanime de voir et de savoir directement, personnellement, exaltait les cœurs, et, de tous les points de la Ville, la foule parisienne prit le chemin de l'Etoile.

Ce fut un déluge d'humanité comme on n'en vit, comme on n'en verra jamais. Et quelle folle ardeur enflammait ces pèlerins innombrables ! On ne marchait pas, on courait, vieux et jeunes, citoyens et citoyennes de tous les âges et de toutes les conditions, tous à la même allure précipitée.

Mais, à l'Etoile, les milliers de personnes arrivées les premières s'opposèrent comme une infranchissable muraille vivante aux survenants. La police essaya vainement d'établir un service d'ordre. Et ce furent d'indescriptibles collisions.

Quelqu'un eut une idée, — on ne sait qui, dans la foule :

— Si c'est *Lui*, qu'Il fasse circuler le monde !

Au même instant, comme s'Il eût entendu cette parole, Il apparut, sur un balcon de l'Hôtel des *Trois Rois*, et fit un geste. Aussitôt les masses populaires commencèrent à s'ébranler avec une harmonieuse cadence et défilèrent, en ordre parfait, devant le balcon, d'où Jésus leur prodiguait ses bénédictions. Il y en eut pour des millions de curieux.

Quand M. Noé — qui est venu, comme on sait, d'Amérique pour nous apprendre à marcher — apprit la nouvelle de ce miracle, il proféra ces mots, — qu'avait proférés quelques heures auparavant M. Baunu-Llavari, directeur de *L'Avant-l'Aube*, en lisant dans son journal l'annonce que l'on sait : « Je crois en Dieu ! »

Et les foules en liesse, retour de l'Etoile, célébraient dans les cabarets la gloire de Dieu. Des cantiques, retrouvés — autre miracle — au fond des mémoires, alternaient

avec la Marseillaise et l'Internationale. On but, on chanta, on dansa toute la nuit durant. Ce fut un Quatorze Juillet improvisé, où manquèrent seulement les chevaux de bois, tirs et femmes-colosses, qui sont les accessoires essentiels de toute vraie fête populaire. Mais dès le lendemain cette lacune fut comblée.

III

Jésus, comme il l'avait promis, se tenant à la disposition de tous venants, reçut une multitude de visiteurs. Il en arriva, par trains spéciaux, du fond de la province et, déjà, de l'étranger.

La plupart — et ce trait définit, semble-t-il, assez bien l'universel état d'esprit contemporain — venaient moins pour le consulter, pour connaître sa personne et sa doctrine, que pour lui *faire des propositions*. Du moins, les importuns de cette espèce furent les premiers à se présenter et les premiers reçus. En seconde ligne devaient survenir les esprits anxieux de savoir quel « co-

dicille » Jésus prétendait ajouter au Nouveau Testament. Ils affluèrent pendant toute l'après-midi du 15. Dans la matinée, Jésus vit, d'abord, des gens d'affaires.

Le plus remarquable était un professionnel barnum, *impresario* connu partout, dans les deux Amériques notamment. Il sollicitait de Jésus la mission de composer « la Troupe » et d'organiser une tournée. Il s'y connaissait, énumérait ses prouesses, donnait des références, jurait qu'avec lui le succès était certain :

— Nous ferons des milliards !...

Jésus le considérait, avec tristesse, en silence. Le barnum, tout à son lucratif projet, bavardait, bonimentait, intarissablement.

— Il s'agit d'abord de réunir les Douze... Le personnage de Judas, seul, m'inquiète, car, malheureusement, Renan est mort, et ceux qui tiennent aujourd'hui son emploi manquent de relief... N'importe ! On trouvera... J'ai fait plus difficile... Et, naturellement, *vous allez recommencer ?* Ne vous attardez pas trop dans les préliminaires,

croyez-moi... La « vie cachée » serait sans intérêt, et il n'y a plus de désert où aller jeûner. Venons tout de suite à la Passion... Où ferons-nous ça, pour les débuts? Pourquoi pas à Paris même? Ah! ce sera bien mieux qu'Oberammergaü!...

Jésus le laissait parler.

Il y avait là des individus qui ne s'étaient pas encore fait connaître et qu'on avait dû introduire tout de suite, toutes les antichambres étant pleines. Il y avait aussi des journalistes, qui ne négligeaient pas de prendre des notes. Jésus, se détournant du barnum, examina ces spectateurs de la sacrilège comédie, étudiant sur leurs visages leurs impressions. Pas un d'eux ne manifestait l'horreur qu'il eût dû ressentir. Même Narda s'intéressait à la faconde insolente de l'abominable pître, et Crucol se tordait. Quand Jésus se fut persuadé que sa vérité ne brillait dans aucune de ces cervelles obscures, il soupira, puis fit un geste : le barnum avait disparu.

Il fut aussitôt remplacé par un riche entrepreneur de constructions qui offrit à Jésus la direction des travaux de charpente, dans son entreprise :

— N'était-ce pas votre partie, autrefois ?

M. Brieux sollicita la collaboration du Sauveur pour une pièce nouvelle, acceptée d'avance au Théâtre Français, — une pièce de la plus haute moralité, qui resterait certainement au répertoire : *l'Espérance et la Charité*.

M. Bonnat proposa à Jésus son portrait :

— Vous n'ignorez pas, dit-il, que je suis le portraitiste officiel des Présidents de la République et des Cardinaux : vous figurerez en grande compagnie. J'ose donc espérer que vous voudrez bien me préférer à mon collègue et confrère Luc-Ollivier Merson, pour qui, du reste, vous avez déjà posé, dans le temps, si je ne me trompe...

Mais nous ne prétendons pas énumérer tous les personnages hétéroclites qui assaillirent Jésus, rapporter tous les discours

plus ou moins saugrenus qu'il subit, ce matin-là. A personne il ne répondit. Quand ils avaient parlé, les gens s'en allaient d'eux-mêmes, congédiés, expulsés par un regard.

Seul, M. Jaurès obtint un mot, mais c'était un mot ancien, un mot du vieil Evangile.

Comme l'honorable député, en une brillante improvisation, que les journaux du soir ne devaient pas manquer de reproduire *in extenso*, adjurait Jésus de se déclarer franchement favorable aux revendications des malheureux ouvriers, exploités par les capitalistes infâmes, Jésus lui dit :

— Vous aurez toujours des pauvres parmi vous.

Là-dessus, une jeune femme d'une rare beauté tira de son réticule un petit flacon plein d'une très précieuse essence, fort coûteuse à coup sûr, qu'elle répandit jusqu'à la dernière goutte sur les bottines du Sauveur, en le suppliant de l'agréer pour Marie-Magdeleine...

IV

Dans l'après-midi, donc, se présentèrent des visiteurs d'une autre catégorie. Ceux-ci venaient aux informations ; ils étaient avides de connaître les projets du Messie, ils l'interrogeaient, leurs questions se succédaient sans attendre les réponses, et dans leur voix vibrait l'écho lointain de la voix de Pilate et de la voix des Pharisiens.

— Etes-vous vraiment le Fils de Dieu ?

— Etes-vous le roi des Juifs ? Venez-vous les réconcilier ?

— Apportez-vous encore le feu et la guerre ?

— Refuserez-vous encore d'être notre arbitre dans nos divisions?

— Venez-vous nous exhorter encore à la pénitence ?

— Répéterez-vous que le salut est difficile pour les riches?

— Chasserez-vous encore les vendeurs du temple ?

— Annoncerez-vous le Dernier Jugement?

— Serez-vous de nouveau crucifié?

— Nous direz-vous la vérité?

— Nous montrerez-vous la voie?

— Nous enseignerez-vous la vie?

Et les questions se faisaient plus pressantes, plus passionnées, et elles prenaient l'accent de la plainte.

— Allons-nous savoir, enfin?

— Est-ce le terme de l'angoisse dont souffre l'univers depuis le commencement?

— Voie, Vérité, Vie, parlerez-vous?

— *Est-ce* Vous?

Jésus écoutait. Ses yeux exprimaient une tristesse ineffable.

Tout à coup, l'un des questionneurs, parlant plus haut que les autres, les fit taire, et sa parole n'était que des cris et des larmes.

— Aie pitié ! Parle-nous clairement et ne permets plus que nous ne t'entendions pas ! Seigneur, nous périssons ! O Tout-Puissant qui peux nous sauver, ouvre nos intelligences et touche nos cœurs ! Maître, nous voudrions voir un signe de toi, un signe éclatant, incontestable, évident, qui nous oblige à croire en toi ! Nous voudrions...

La parole expira soudain sur les lèvres implorantes et un frémissement de crainte agita tous ceux qui étaient là, car les flammes d'une colère terrible brûlaient dans les yeux de Jésus.

— Génération mauvaise et adultère, dit-il, tu demandes un signe, et il ne te sera pas donné ! Ton vœu te condamne, signifiant ta

vanité, ta paresse et ton endurcissement. Un signe ! C'est ta déchéance définitive que tu dénonces en me demandant de réduire en servitude ton esprit. Tu te sens indigne de croire, incapable de mériter la certitude, et que veux-tu, si ce n'est que je croie pour toi ? Mais je ne peux pas plus croire pour toi que le maître ne peut savoir pour l'élève, et, l'épouse, aimer pour l'époux. Que celui qui peut entendre entende! La vérité ne s'enseigne pas. Il faut la découvrir au-delà des paroles qui la contiennent, la recouvrent et la cachent. C'est pourquoi le Sphinx questionnait et n'affirmait pas. C'est pourquoi le Dieu de l'Evangile empruntait le détour des paroles. Ils apostrophaient tous deux dans l'homme son intelligence et sa sincérité. Toi, tu veux que la vérité te soit imposée, tu refuses de faire l'effort que sa conquête exige, et tu ne croiras pas, tant qu'il ne te sera pas devenu impossible de te dérober à l'évidence. Et ce n'est pas ton intelligence que tu charges de constater cette évidence : ce sont

tes sens. Tu prétends recevoir et non pas chercher la vérité,la recevoir comme un matériel rayon de lumière, comme un coup de vent ou de tonnerre. Génération hypocrite et lâche, nul ne possédera la vérité s'il ne l'a de toutes ses forces pensée dans son cœur, tu le sais bien ! Et toi, tu voudrais l'atteindre avec tes yeux, avec tes mains ! Tu te défies de ton âme, parce que tu sais que le mensonge l'habite. Tu es pareil à un homme qui, trahi dans sa maison par sa femme, par ses enfants, par ses serviteurs, s'en va sur les grands chemins, mendiant des étrangers son salut. Mais les étrangers aussi le tromperont.

— Vous du moins, dit celui qui avait demandé le signe, vous, Seigneur, ne nous trompez pas, ne nous tentez pas ! Ne nous refusez pas le miracle qui réveillera nos consciences ! En Judée, vous guérissiez les malades, vous ressuscitiez les morts...

— *En es-tu bien sûr ?* interrogea Jésus, d'une voix si distante, si lointaine, que tous

les assistants se demandèrent si c'était lui qui avait parlé ou s'ils ne s'étaient pas eux-mêmes formulé cette question, dans le secret de leur pensée.

Il reprit :

— Obstiné ! Corozaïn, Bethsaïde et Capharnaüm ont vu mes miracle et n'ont point cru. Tout est vain, les miracles de Dieu comme la Parole du Royaume, pour ceux qui ne regardent et n'écoutent pas avec leur intelligence : le Méchant vient et dérobe ce qui avait été semé dans les cœurs distraits. Et toi, qui prétends me reconnaître au verbe et au geste qui ressuscitent les morts, tu écouteras de tes oreilles et tu n'entendras pas, tu regarderas de tes yeux et tu ne verras pas, si d'abord tu ne crois. Si tu crois, c'est toi qui feras des miracles : tu pourras commander aux montagnes de se jeter dans la mer, et elles t'obéiront.

Un gémissement profond jaillit de toutes les poitrines, et parmi les sanglots on percevait ces mots balbutiés : « Encore l'énigme

du mérite et de la grâce ! Tu attends, tu exiges trop de l'homme ! Si tu ne nous apportais pas plus de clémence, tu pouvais rester dans ton ciel ! »

Et ils s'en allèrent en criant de douleur, sous le regard inexorable de Jésus qui les congédiait.

Narda — depuis le matin il n'avait pas quitté l'hôtel — les suivit. Dans son for intérieur, il n'approuvait pas l'intransigeance de Jésus. Pourquoi refusait-il le signe demandé ? Pourquoi ne voulait-il plus donner, comme au temps d'Hérode, ces preuves de sa mission : les aveugles voient, les boiteux marchent, les lépreux sont guéris, les sourds entendent, les morts ressuscitent ? N'eût-ce pas été très intéressant, s'il avait accommodé aux conditions parisiennes les scènes principales du vieil Evangile, multipliant les pains dans la plaine Saint-Denis, marchant sur la Seine, faisant à Versailles une entrée triomphale, ouvrant les yeux des aveugles et les oreilles des sourds ?... Peut-être se fût-il fait

poursuivre pour exercice illégal de la médecine... Peut-être l'enthousiasme des foules pour sa personne aurait-il fini par inquiéter le gouvernement : d'où, retentissant procès devant la Haute Cour, et ainsi la Passion débutait d'une façon vraiment neuve et marquée du chiffre contemporain.

A ce point de ses réflexions, Narda tressaillit ; il venait de se rappeler le mot de l'ignoble barnum : « Naturellement, vous allez recommencer ». Il eut honte. Se pouvait-il que sa pensée rejoignît celle de cet homme ?

Non, Jésus n'avait pas le dessein de répéter, comme un comédien son rôle, les actes et les discours consignés dans les Evangiles. Jésus ne venait ni *recommencer* ni *achever* son œuvre. Cette œuvre, n'avait-il pas dit à Narda lui-même qu'elle était *achevée de toute éternité ?* Et subitement, ces mots prenaient un sens, que Narda n'avait pas aperçu encore : cette œuvre, achevée de toute éternité, remplissait le temps et durerait autant que les siècles, étant sans cesse actuelle, par

conséquent sans cesse nouvelle. Maintenant, elle se proportionnait aux circonstances modernes de la vie. On s'expliquait donc que Jésus ne s'adonnât plus à ses anciennes pratiques de thaumaturge, et il fallait attendre de lui des miracles *nouveaux*.

CHAPITRE III

« LAZARE, VENI FORAS ! »

I

La jeune fille tremblait. D'un sourire Jésus la rassura, et lui ayant fait signe d'approcher :

— Que voulez-vous de moi ? demanda-t-il.

— Seigneur ! implora Marie en tombant à genoux, ceux que j'aime sont en danger de mort, et je suis venue pour vous supplier de les sauver.

— Comment, si je pouvais les sauver, les laisserais-je en danger de périr ?

— Pour faire éclater en les sauvant votre toute-puissance. A vrai dire, ce ne sont pas mes bien-aimés eux-mêmes qui sont touchés

par la mort... Mais il vaudrait mieux pour eux qu'ils fussent morts, en effet, qu'ils fussent morts quand la vie était en eux, que de s'attarder dans la vie alors qu'en eux-mêmes il n'est plus rien de vivant.

— Je sais, dit Jésus.

— Seigneur, dit encore Marie, si vous étiez resté avec eux, mon frère et ma sœur ne seraient pas morts.

Jésus suivit Marie.

Elle le conduisit dans un très somptueux et encore bien plus misérable hôtel des Champs-Elysées, cube vaste et cossu, dont le seul aspect confessait la désolante indigence spirituelle de ceux qui habitaient là. C'étaient pourtant des heureux selon le monde, et ils avaient d'innombrables solliciteurs, empressés d'obtenir, déjà honorés de quêter leurs bonnes grâces. Ils avaient aussi beaucoup d'amis, ou du moins beaucoup de personnages prétendaient à ce titre ; c'étaient d'autres indigents, de minables indigents, si désespérés de leur détresse qu'ils ne recou-

raient même pas aux pleurs et aux grincements de dents pour exprimer l'inexprimable, et qu'ils s'étaient condamnés eux-mêmes au sourire éternel.

Très souvent ils allaient sourire les uns chez les autres, tâchant d'éluder le temps au moyen de la bonne chère et des bons mots, du jeu et de tous les péchés, dans le néant pneumatique de leurs consciences.

C'est, ce matin là, chez le frère et la belle-sœur de Marie qu'on était allé sourire, mornement. Il y avait un grand déjeuner, de gala comme les déjeuners de tous les jours dans ce pauvre monde-là, et les salons étaient pleins de femmes charmantes et de jolis messieurs, qui s'entresouriaient inconsolablement.

Malgré les parfums riches que suaient à profusion les seins et les épaules, Jésus, en entrant, se sentit pris au cœur par l'odeur de la mort, et tout de suite, s'adressant au maître et à la maîtresse de la maison, il leur dit :

— *Où l'avez-vous mis*?

Ils ne comprirent pas cette parole. Mais le visage, le regard, le ton de la voix de Jésus les intimidaient, et sa présence éveillait en eux des sentiments très anciens, ranimait en eux leur âme mourante. Ils comprirent, du moins, qu'il y avait dans cette parole quelque chose à comprendre. N'osant interroger Jésus, ils se tournèrent vers Marie.

— Il vous parle, dit-elle, de celui qui est mort, de celui dont la mort fait que vous-mêmes ne vivez plus.

Alors le frère et la belle-sœur de Marie eurent un grand frisson, car ils devinaient que Jésus voulait parler de leur amour qu'ils avaient oublié, et qui était mort. Ils se prirent tout à coup à le regretter et ils échangèrent un rapide regard, où il y avait du reproche et du remords. Mais aussitôt l'époux pâlit et l'épouse rougit, car ils craignaient que leurs sentiments eussent été surpris par les invités.

— Où l'avez-vous mis ? répéta Jésus.

Et du geste il montrait le luxe lourd du

salon, les toilettes des femmes, et les visages vides de ces femmes et des hommes qui les accompagnaient. Et, plus loin, son geste évoquait encore les cabinets où l'on traite les affaires considérables, les ateliers où les ouvriers travaillent pour les maîtres, et tout ce qui signifie l'argent, et aussi tout ce qui signifie l'ambition et le pouvoir, et les distractions, les plaisirs et les vices. C'est dans tout cela que ces malheureux avaient enfoui leur cœur et oublié leur amour.

Jésus reprit :

— Que sert à l'homme de gagner l'univers s'il vient à perdre son amour ?

Alors l'époux, sans plus se soucier de l'assistance, embrassa l'épouse en pleurant tandis que Marie baisait les genoux du Sauveur.

Les invités considéraient cette scène avec une émotion profonde, sentant aussi renaître en eux-mêmes leur âme et leur amour.

L'odeur de la mort s'était dissipée, des effluves de vie embaumaient l'atmosphère.

II

Ce jour-là, 16 décembre, et tous les jours suivants, jusqu'au samedi 24, se produisirent, dans la salle des mariages de chacune des vingt mairies, des événements inexplicables.

Dans plus de soixante cas sur cent, l'officier public, demandant aux futurs conjoints s'ils s'agréaient réciproquement pour époux, entendit quelquefois le fiancé, bien plus souvent la fiancée, lui répondre, d'une voix claire et décidée :

— Non !

Si le maire, ahuri, pensant se méprendre,

répétait sa question, ces personnes mutinées jetaient sur la table verte, qui est l'autel des civiles cérémonies nuptiales, des débris d'alliances rageusement conculquées. Selon son tempérament, le prétendant répudié avant la noce se répandait en reproches, en plaintes, en injures, en larmes, jetaient des cris de colère, d'indignation, de fureur, toujours en vain : la partie récalcitrante s'en tenait à la fatidique syllabe négative, et c'était son dernier mot.

Ce mot, le bon sens, il faut le dire, et la nature, et la vertu, l'eussent volontiers contresigné : car il s'agissait *toujours* d'unions disproportionnées quant aux conditions, aux tempéraments, aux âges. Une jeune fille belle et pauvre refusait d'épouser un riche vieillard : cas le plus fréquent. Mais celui du jeune homme qui repoussait la douairière pleine d'années et d'écus n'était pas sans exemple.

Le surprenant de ces gestes, c'était qu'ils fussent si tardifs. Car les beaux-parents man-

qués se plaignaient surtout, au fiancé défaillant, qu'il ne leur eût pas épargné cette douleur et cet affront : à quoi bon, en effet, laisser aller jusqu'à ce point les choses, pour, au moment suprême... ?

Invariablement, le vitupéré protestait que sa détermination avait été subite et irrésistible, qu'il avait encore, en franchissant le seuil de la mairie, l'intention ferme de dire : Oui !

— Mais, quand le maire m'a interrogé, ç'a été plus fort que moi !

Quelques-uns, même, confessèrent :

— J'ouvrais la bouche pour articuler le oui convenu, quand j'ai vu, debout derrière le maire, un homme triste et beau qui me regardait fixement, et sous son regard je n'ai pu mentir.

Personne ne se trompa sur la personnalité visée, et c'est à l'occasion de ces petits drames familiaux qu'on osa pour la première fois la déclarer gênante. Dans l'espoir de l'évincer, les maires firent exercer

une surveillance étroite aux portes des mairies, « les jours qu'on mariait », et plus d'un monsieur trés bien, suspecté, dut exhiber ses papiers pour prouver qu'il n'était pas le Sauveur. Quant à lui, toujours il passa inaperçu.

Dès le troisième jour, du reste, il eût pu se dispenser de se déranger. Cette probité spéciale, qu'apportaient les Parisiens et les Parisiennes, encore célibataires, à ne point profaner par une articulation contraire à leur réel désir le grave état du mariage, était devenu aussitôt une coqueluche, une fièvre, une manie, comme il arrive que sévissent, par voie de contagion, le suicide ou l'assassinat. D'eux-mêmes, les fiancés qui n'espéraient pas de bonheur d'une alliance décidée par des parents avides ou imbéciles, contre le gré du principal intéressé, retrouvaient, à l'instant décisif, la conscience de leur liberté, de leur dignité, et fièrement, gaîment, gaminemeut, les « Non ! » libérateurs fusaient sans nombre au nez chagriné de monsieur le Maire.

De telle sorte qu'on ne voyait plus de ces unions mal assorties, dialogues tragiques ou mornes de la joie et de la douleur, ou de deux indifférences, qu'une troisième interlocutrice ne tarde pas à rompre : la Faute, c'est-à-dire le geste fatal de l'incompressible droit. Le nombre des mariages avait diminué sans doute depuis que l'imposture ne constituait plus son coefficient principal ; mais ceux qui se célébraient, tous, étaient d'un exemple si charmant, d'un conseil si joyeux qu'on pouvait le croire persuasif — et des sociologues, qui ne passent pas pour des optimistes entêtés, annonçaient un « relèvement » prochain dans la natalité parisienne...

III

Cependant, la fête populaire, inaugurée à l'improviste le 14, réussissait au-delà de toutes prévisions, contre toutes raisonnables prévisions, vaut-il mieux dire, et en dépit de circonstances qui auraient dû la décourager.

En effet, le malaise, plus haut signalé, en Bourse, et dont l'origine remontait à des semaines déjà, s'était de jour en jour plus nettement accentué, entraînant — en outre de conséquences pires encore — la ruine de la plupart des grands industriels et des grands commerçants parisiens ; les affaires

subirent un arrêt total. Il s'en suivit, au faubourg, une misère lamentable et, dans l'état actuel, irrémédiable.

Comment, donc, des ouvriers, bons travailleurs pour la plupart, et, d'ailleurs, devenus tous fort honnêtes depuis leur récent pèlerinage à la place de l'Etoile, pouvaient-ils oublier, sur les champs de foire et dans les cabarets, leurs femmes et leurs enfants, menacés par la famine ?

Le mystère s'expliquait sans surnaturelle intervention. Ces « sublimes » obéissaient à des conseils venus de haut, mais de moins haut que le Paradis.

Le gouvernement et le conseil municipal, inquiets de la tournure que prenaient les choses, craignant qu'une émeute — la pire de toutes, l'insurrection des affamés — vînt compliquer encore le désastre financier, avaient distribué en secret d'abondantes subventions aux marchands de vins, afin qu'ils pussent faire crédit pour quelques jours aux consommateurs. Les entrepre-

neurs et les artistes forains bénéficiaient également de cette générosité savamment calculée ; aussi voyait-on jaillir de l'asphalte des boulevards extérieurs une multitude de nouvelles baraques, grandes et petites.

Il fallait, à tout prix, que le peuple s'amusât, parce qu'il n'y a rien à craindre d'un peuple qui s'amuse.

La kermesse, dès lors, prit une extension extraordinaire.

Le pain manquant à la maison, les femmes, sans autrement crier misère, étaient venues rejoindre leurs maris, à la foire, traînant les enfants à leurs jupes, et l'on faisait ainsi la fête en famille, honnêtement, bien que l'alcool commençât à fermenter dans les cerveaux.

Mais l'alcool, même avec la garantie du gouvernement, est toujours de pernicieuse influence.

Le 17, passée l'heure du dîner, comme on avait bu plus que mangé, l'excitation était générale. De quart d'heure en quart d'heure,

de consommation en consommation, l'effervescence montait, s'exaltait. Les hommes et les femmes, tout un peuple tanguait, chavirait, commençant des pas de danse qui ne s'achevaient point, esquissant des gestes tendres qui dégénéraient en mimiques obscènes, hurlant à pleines gorges des chansons d'atelier bizarrement mêlées à des refrains de cantiques.

Çà et là, s'échangeaient des bourrades, parce que les célibataires lutinaient d'un peu trop près les femmes et les sœurs des ouvriers mariés. Et dans ces vagues humaines déferlantes, les petits erraient, bousculés, affolés, sanglotants, cherchant leurs mères, renversés parfois et piétinés, perdus de sommeil et de faim.

— A la piaule, les femmes et les gosses !

Ce cri, anonyme, rencontra l'assentiment unanime. Elles-mêmes, les femmes, rappelées au vrai par le sentiment maternel, approuvèrent, et, ralliant la marmaille d'un geste habitueux, sans même prendre congé

des hommes, s'en allèrent, soutenues par les enfants autant qu'elles les dirigeaient, vers les lits froids et les huches vides, péniblement.

Elles parties, les disputeurs se réconciliaient autour de quelques dernières tournées, quand une voix — la même peut-être qui venait de crier l'avis de la sagesse — hurla celui de la folie.

Une clameur frénétique, inarticulée, énorme, lui fit écho. Puis, par bandes cette foule ivre dévala, tout à coup silencieuse, vers les bas lieux du plaisir prostitué, vers les lanternes rouges qui luisent seules, banalement sinistres, dans les rues éteintes.

Alors se produisit l'impossible.

Au moment où chacun des groupes s'arrêtait devant la porte équivoque, au moment où elle s'ouvrait, entre ce groupe et cette porte passait, lent, souriant, radieux, un couple de vrais amants, enlacés : peut-être des mariés du jour, de ceux qui eussent dit : Non ! s'ils ne s'étaient sentis unis par l'amour

bien avant d'aller déclarer au monde leur volonté de vivre et de mourir ensemble. Et devant eux les hommes reculaient, éblouis, dégrisés, attendris ; ils reculaient, dans la rue et dans leur mémoire, écartant d'un geste de dégoût le spectacle trop connu qui les attendait au-delà de cette porte, et se souvenant ; chacun, du jour où il était semblable à ce jeune homme, heureux comme lui, tout emparadisé comme lui de rêves délicieux, tout tremblant de joie à sentir s'appuyer contre son épaule celle de la jeune femme qui serait la mère de ses enfants. Ils reculaient — et ils s'enfuirent, malgré les appels des gardiennes du seuil, chacun vers ses souvenirs refleuris de nouvelles espérances, vers le petit logis assez grand pour contenir beaucoup de bonheur...

Dès le lendemain affluèrent, au ministère de l'intérieur, des plaintes, autant de plaintes qu'il y a de lieux d'ébats tolérés dans les faubourgs de Paris : toutes « plaintes contre X » pour troubles illégalement appor-

tés dans l'exercice d'un commerce licite.

Ces plaintes furent classées. Mais, au conseil des ministres, qui se tint ce même jour, on en parla, et ces messieurs échangèrent des vues sur le parti que, tôt ou tard, ils seraient obligés de prendre, violemment peut-être, malgré leur goût bien connu pour la modération, contre X.

IV

Ces faits — et d'autres, car nous ne saurions tout dire — furent notés dans les journaux, en détail ou avec les sous-entendus qui s'imposaient, mais sans commentaires : comptes-rendus exacts, précis et sûrs, dans le style des constats. Les directeurs s'étaient entendus pour adopter, au sujet de Jésus, ce ton. Ils commençaient à partager les inquiétudes, évidemment bien fondées et très graves, des pouvoirs publics, à se demander :

— Combien de temps *cela* va-t-il encore durer ?

Ils ne s'arrêtaient pas à la funeste suppo-

sition que *cela* fût permanent et définitif : car c'eût été la fin de tout ! Et déjà rien n'allait plus.

Pour « la chose » en elle-même, on remettait à plus tard le soin de l'expliquer, à l'instant où il ne serait plus question d'elle qu'au passé. Aux femmes et aux enfants curieux, qui demandaient le mot de l'énigme, les gens sérieux répondaient, avec un sceptique sourire qui démentait leurs paroles :

— *C'est un caprice de Dieu...*

Le caprice, malheureusement, s'éternisait, et les gens sérieux se répétaient, comme Tribulat Bonhomet contemplant les étoiles :

— *Ça n'en finira donc jamais !*

A Paris, les jours comptent, tantôt pour des heures, tantôt — quand la curiosité publique est surexcitée par des phénomènes auxquels les plus malins avouent ne rien comprendre — pour des siècles : c'était le cas.

Chaque jour s'exagérait l'écart entre la cause visible et les effets. La *lèpre blanche*, comme avait dit un journaliste en voyant

s'élargir la tache blanche dans les quotidiens, se manifestait maintenant, selon les lois ignorées d'une progression vertigineusement rapide, dans les mœurs. Paris devenait d'une honnêteté consternante.

Contre toute logique, contre toute vraisemblance, contre toute possibilité, la vertu publique grandissait de concert avec la misère publique ! Cela tenait moins du prodige que de la folie. Les physio-psychologues diagnostiquaient une nouvelle maladie morale, éminemment contagieuse, et contre laquelle ils ne savaient pas de remède.

Le 18 décembre, on nota que, depuis cinq jours, à la préfecture de police et dans les commissariats, pas un vrai crime n'avait été déclaré. Au Palais, les Assises chômaient. Dans les chambres correctionnelles comparaissaient encore quelques menus délinquants — pour coups et blessures, vagabondage, etc. ; — mais les juges, tous « bons juges », acquittaient.

Dans les rues, les gens circulaient, calmes,

affables les uns envers les autres jusqu'à la cordialité, et c'était à qui descendrait sur la chaussée pour céder à son prochain le trottoir.

Les marchands poussaient la probité jusqu'au scrupule, jusqu'à la superstition. Ils se fussent moins volontiers résignés aux plus légers bénéfices indûment réalisés qu'aux plus lourdes pertes. Mais ils ne trouvaient pas, ou guère, l'emploi de leur vertu, car il n'y avait plus de clients, autant dire, et les magasins étaient vides, — ce dont les pauvres marchands, tout de même, malgré le bel état de leur âme, concevaient de l'ennui.

Cette période marqua, dans l'histoire de la femme, un instant, trop court, d'apothéose. La politesse, depuis quelque temps un peu négligée, renaissait autour d'elle, dans les rues comme dans les salons. Les femmes ranimaient d'un sourire cette exquise galanterie, respectueuse, presque religieuse, fleur, jadis, du jardin français, où les hommes goû-

taient le plus intense charme présent de la vie, voyaient un des aboutissements les plus précieux de leur esprit et de leur expérience.

Ce sentiment seul, entre tous ceux qui caractérisèrent ces jours étonnés, eut cette grâce nette et cette plénitude qui sentent la nature, qui signifient la vérité. Dans toutes les autres formes que revêtit alors, ou affecta, l'honnêteté, il n'était pas impossible de démêler, plus ou moins accentuée, la fausse note d'un parti-pris d'héroïsme artificiel, imposé, et qui n'avait rien de durable. Mais, avec toute la poésie de la logique, cette adoration de la femme résultait de l'élévation singulière où tendaient les sensibilités, émues, toutes et qu'elles en convinssent ou non, de la mystérieuse présence du Dieu incarné dans le sein d'une femme. Bien que sa mère, cette fois, ne fût pas connue, la touchante légende ne s'en ranimait pas moins autour de lui, et il n'en glorifiait pas moins toutes les mères : il n'en rappelait pas moins à tous les

hommes la dignité sacrée des sources maternelles de la vie.

Et la galanterie, purifiée, s'illuminait de mysticisme, retrouvait avec une invincible spontanéité la nuance délicate de cette tendresse gothique qui adora dans la grâce féminine l'image humaine de la Grâce divine, qui dédia les plus magnifiques cathédrales de France à la Vierge.

Qui sait quelle fécondation du génie moderne eût pu déterminer cet état des esprits, s'il eût duré? Quels chefs-d'œuvre il eût enfantés? Peut-être quel style?

Mais il fut, presque dès le commencement, gêné, paralysé, par la sourde exaspération que sentaient grandir au fond d'eux-mêmes tous les esprits capables de réfléchir. Car ils savaient bien que la réforme, violemment et silencieusement accomplie sous leurs yeux, était et à jamais resterait incompatible avec les plus essentiels éléments constitutifs de l'humanité, telle que l'ont faite les siècles, sa propre force et sa faiblesse, ses vertus et

ses vices. Rien ne pouvait lui être plus pernicieux qu'un absolu d'honnêteté. Sa vie se conditionnait d'équilibres et de compromis, d'intérêts contrebalancés. La conception intransigeante de Jésus était naïvement meurtrière. La société ne résisterait pas à une année, une seule année, d'un pareil traitement ! Ce serait l'effondrement universel !...

Ces pensées, précises dans quelques rares intelligences, hantaient, plus ou moins vagues et latentes, toutes les autres. Elles y étouffaient, elles y brisaient les vélléités de sainteté.

Il ne faut pas oublier, en outre, que la misère était là, qu'elle s'aggravait sans cesse. L'héroïsme mystique et joyeux, qui soutenait dans cette affreuse épreuve la population parisienne, finirait certainement par céder, bientôt, à la nécessité. Alors, qu'arriverait-il ?

Dans ce péril, le gouvernement fit bonne contenance. Tous ses membres consentirent,

spontanément, des sacrifices personnels à l'intérêt commun. Il se produisit aussi, de toutes parts, de nombreux gestes individuels de dévouement. Beaucoup de ceux qui cédaient, pour venir au secours de l'Etat, à ces inspirations généreuses étaient, au fond d'eux-mêmes, les premiers étonnés de leur initiative. — A leur insu, ils subissaient la contagion : ils étaient, comme tout le monde, malades d'honnêteté.

Il va de soi que les journaux n'échappaient point au mal de l'instant. Ainsi que nous l'avons indiqué, toutefois, ils se tenaient prudemment sur la réserve, on pourrait dire sur la défensive, attendant, non sans impatience, que *cela* finît et ne s'illusionnant pas sur les chances de succès de Jésus et de sa tentative : « Un fou et un four ! » avait dit, irrévérencieusement, Jean Doux, de la *Feuille*, qui tenait le mot d'un de ses collaborateurs.

Et puis, les journalistes, après avoir été flattés que Jésus, tout d'abord, eût emprunté

leur publicité, n'avaient pas tardé à souffrir de la concurrence écrasante qu'il leur faisait.

Il n'y en avait plus que pour lui !

La politique, l'aviation, les faits-divers, la science, les lettres, les arts, tout s'effaçait, dans la pensée des lecteurs, depuis qu'il était là : ils n'ouvraient les feuilles que pour connaître son geste ou sa parole, relatés ou annoncés, de la veille ou du lendemain.

En vérité, tout l'intérêt de l'heure était en lui, était lui. A cause de la candeur partout reflétée de sa pensée, les événements de la vie réelle, comme les péripéties des œuvres littéraires, avaient perdu leurs plus excitants attraits. Surtout dans les théâtres, implacablement chastes, on s'ennuyait.

En somme, malgré la Kermesse entretenue aux frais du gouvernement sur les boulevards extérieurs, malgré le triomphe de la vertu, malgré le règne des femmes, malgré même les lourds nuages qui chargeaient l'horizon, la vie s'affadissait.

— Il nous a trompés ! affirmait Crucol à ses camarades, réunis à la *Poule*, selon leur habitude quotidienne et professionnelle

— C'est vrai ! opina Le Camus. A sa façon de s'annoncer on l'aurait pu croire plus franc du collier. Et voilà qu'il nous fait trébucher dans la morale, comme les vieilles femmes tombent dans la dévotion !

— C'est peut-être nous qui nous trompons, dit Narda. Nous le comprenons de travers.

— Qu'il parle plus clairement !

— Non, s'écria un autre, qu'il ne parle pas ! Qu'il agisse !

— Trouves-tu qu'il ne fasse rien ? A lui tout seul, sans même avoir pris la précaution de composer sa troupe, comme disait l'autre, sans les Douze et sans les Soixante-Douze, opérant lui-même, il a tout changé dans les conditions de notre existence ! C'est au point que...

— C'est au point qu'il n'y a plus moyen de vivre ! interrompit Larrivé. Il en fait trop

et pas assez, trop pour nous permettre de douter, pas assez pour nous pleinement éclairer ! Et il est double : sa vertu engendre le mal, l'honnêteté qu'il nous impose produit la misère...

— Oui, fit Narda. Il est logique que l'ordre, en conflit avec le désordre, l'exaspère. Il faut que l'un des deux cède à l'autre.

— Et qui cèdera, selon toi ?

— Mais, naturellement, l'Ordre.

CHAPITRE IV

L'ANGOISSE

Narda vivait dans l'ombre de Jésus.

Il s'y sentait tantôt éclairé jusqu'à l'illumination, tantôt ébloui jusqu'à l'aveuglement, et ses jours et ses nuits se consumaient en de cruelles alternatives de certitude heureuse et de désespoir. Le trouble de son âme fatiguait son corps. Durant ces jours de fièvre il maigrit et pâlit étrangement ; ses amis s'inquiétaient.

Il avait pourtant aussi de rares instants de rémittence et de lucidité, durant lesquels, interrogeant sa conscience, il se rendait compte qu'il était lui-même la cause de son trouble, parce qu'il était lui-même divisé contre lui-même. Mais il comprenait que son trouble était la condition de son salut, et il entrevoyait le sens de cette parole :

La maladie est l'état naturel du chrétien...

— Du moins, se disait-il, du chrétien qui n'est pas sûr de son cœur et de son intelligence. Car : Suis-je de bonne volonté ? Suis-je prêt à faire et à subir ? Et sais-je au fond ce qu'*il* veut de moi ?

Il se répondait aussitôt, et le désespoir retombait dans son âme :

— Ce qu'il veut, je le sais : ce que je ne sais pas, c'est ce que je veux. Ce qu'il y a de meilleur en moi, c'est que je souffre de ma science et de mon ignorance. Et ce qu'il y a de plus triste en moi, c'est que je n'ai d'estime ni pour moi-même ni pour les hommes qui, dans cet instant, avec moi, respirent la vie ; car, de la vie, tous, nous faisons de la mort.

Un soir qu'il méditait, seul dans sa chambre, sur ces choses, avec une intensité douloureuse, il fut pris d'un grand tremblement et, avec une voix qu'il ne se connaissait pas, il cria :

— C'est *cela* qu'il est venu nous dire, c'est

cela ! C'est qu'il faut revenir à la vie ! C'est qu'il faut renaître ! Mais *cela*, nous le savions depuis longtemps, et si nous n'avons pas encore fait l'effort qu'il nous demande c'est que nous sommes incapables de jamais le faire...

Il réfléchit, puis, secouant la tête :

— Non. Nous ne savons plus cela, nous ne savons plus rien, nous avons oublié, nous sommes dans la nuit... L'immense multitude des hommes ne souffre même plus de n'avoir ni foi ni Dieu, de n'avoir point d'âme... Et de faux messies, très savants, nous ont enseigné que c'était bien ainsi, qu'il n'y a rien à croire et rien à espérer. La vie n'a point de but, l'amour n'a point d'objet. Tout n'est que malheurs certains et plaisirs hasardeux. Pourtant, on ne nous invite point, devant ces perspectives misérables, à concevoir de nous-mêmes et d'elles le moindre sentiment d'humilité. Rien n'a été fait pour nous, et l'homme est une conséquence des actions de la nature, non pas leur but. Mais il n'en doit pas moins s'estimer perfectible indéfiniment,

passer les phénomènes au crible de sa raison, observer et expérimenter, déduire, induire, s'assurer que, chaque jour, il trouvera la solution d'un, au moins d'un des innombrables mystères de la vie : et déjà n'a-t-il pas juré que « le monde est désormais sans mystères » ? Que tout cela est contradictoire ! Les mêmes savants, tout en nous invitant à travailler sans relâche — « jusqu'à la fin », comme prêchait, d'exemple, le bonhomme Taine, ne manquent pas de nous avertir que cette « fin » — non pas celle de chacun de nous, mais celle de notre univers terrestre, est fort prochaine, que les jours de la machine terrestre sont comptés... A quoi bon, dès lors, tout ce labeur ? Nous savons que la série des mystères est infinie et que notre indéfinie perfection sera brusquement interrompue... L'inutilité de l'effort est évidente... Toute la sagesse ne serait plus que de jouer aux dominos... Or, Jésus aussi nous dit que le ciel et la terre passeront : « Mais mes paroles ne passeront pas ! » Et il

nous dit aussi que rien ne restera caché, que tout sera connu, *révélé*... Et il nous dit aussi que nous sommes capables de perfection, — non pas demain : tout de suite ! « Soyez parfaits *comme* votre Père céleste est parfait ! » COMME ! avons-nous donc les capacités divines ? Quelle tentation ! C'est le *Dei eritis* ! Il est diaboliquement Dieu !

Narda frémit, puis sourit d'avoir osé cette pensée et cette formule.

— Qu'est-ce que ça fait, puisque nous sommes perdus ? Car nous sommes irrémissiblement perdus, et, Lui-Même, il ne peut nous sauver. Les conditions de notre pensée lui interdisent cette intervention violente qui déshonorerait, qui détruirait notre humanité... Peut-être a-t-il fait des miracles, jadis, je ne sais... Aujourd'hui, nous n'y croirions pas ! Nous dirions au thaumaturge qui ressusciterait les morts : Il est vrai que, dans l'état actuel de nos connaissances, il nous est impossible d'expliquer ce phénomène ; mais il est bien d'autres phénomènes qu'on

ne pouvait expliquer, il y a dix siècles ou cent années seulement, et dont nous connaissons à merveille, aujourd'hui, les causes et les effets : repassez donc dans quelque temps, Seigneur, et nous vous répondrons ! Entre le Créateur et la Créature les communications, réellement, sont interrompues. On ne nous en fait plus accroire, le roman du divin est fini. Nous en avons lu la dernière page et elle ne nous a pas intéressés. Dieu, le Diable : que ces mots sont vieux, surannés et flétris !

Narda joignit ses mains et les crispa.

— Et pourtant ! Je sais bien ce qu'il nous demande, et je sais bien aussi qu'il n'y a pas autre chose à faire que, précisément, ce qu'il nous demande de faire... Oui, il nous demande de cesser d'être morts, de vivre, c'est-à-dire d'agoniser... L'agonie perpétuelle, seule vie. Il nous demande d'être des héros, des saints, des dieux, d'être parfaits tous les jours, et sans cesse chaque jour... Ce n'est pas raisonnable... Et pourtant !... Et pour-

tant !... Il nous aide, il nous prie, il nous tend la main, et nous voyons les meilleurs d'entre nous se lever pour lui répondre... Cela devrait émouvoir quiconque est capable de réfléchir. Il me le disait, la nuit de la rencontre, et j'y avais déjà songé. Ceux qui ont des yeux le voient, ceux qui ont des oreilles l'entendent... Il revient sans cesse, il ne nous quitte jamais. L'événement d'aujourd'hui n'a rien d'exceptionnel : il veut seulement nous obliger tous, et jusqu'aux plus distraits, à percevoir le miracle perpétuel qui fait le fond de la vie ordinaire, qui lui donne un sens... Pourquoi ne conviendrions-nous pas tous de ce que nous voyons tous ? Pourquoi nous entêtons-nous à refuser d'être heureux ? Pourquoi suis-je si invinciblement assuré qu'il est venu en vain ? Pourquoi lui répondrons-nous tous : Nous ne pouvons pas ?

Il secoua doucement la tête, un sourire navré tordait sa bouche.

— C'est absolument vrai : nous ne pouvons pas ! Nous ne pourrons jamais ! Il a

beau dire, sa loi est trop dure... Et puis, il nous estime trop haut. Est-ce notre orgueil qui proteste contre la trop glorieuse image qu'il nous offre de nous-mêmes ? Notre orgueil serait donc, au fond, de la modestie, et c'est l'homme qui rappelle le Dieu à la modération, au sens vrai des proportions. Nous ne pouvons accepter l'idée d'être parfaits. Nous ne pouvons consentir au sacrifice. La vie des individus et la vie de la société sont toutes deux uniquement fondées sur l'intérêt, sur la volupté, et, si tout doit passer, hâtons-nous, jouissons de nous-mêmes, et de la terre !

Les yeux de Narda se remplirent de larmes.

— Comment pourrions-nous ne pas adorer la terre ! Je déteste les savants pour mille terribles raisons, — entre autres parce qu'ils affirment, froidement, que la terre périra. Et toutes les religions, là-dessus, sont d'accord avec la science. C'est pourquoi j'ai peur des dieux, et de Dieu. Les formes vivantes ne

sont-elles pas les signes de la vérité vivante ? Cette écriture s'effacerait, comme nos yeux se fermeront !... Il n'y aurait qu'un mot immortel : MORT... Point de solution logique au conflit des amants de la vie et des amants de la mort. Il est tout à fait naturel que les héritiers de la magnifique pensée plastique de l'antiquité aient persécuté, torturé et tué les ennemis de la nature. Ces gens-là ont empoisonné l'humanité. Nietzsche a raison... Il est impossible que le beau soit le mal, que la beauté ait été créée seulement pour éprouver notre vertu. L'admiration qu'elle nous impose nous grandit, nous fortifie, nous épure. Par la faculté d'admirer, de comprendre, de jouir, nous possédons tout, nous multiplions notre âme. Les paysages, avec leurs riches lumières et la déclinaison harmonieuse de leurs ombres vivent en nous, pensent, aiment en nous, ajoutent leur vie à la nôtre. La forme de l'éternité est écrite dans un sein de femme. Et quelle est la vertu de l'admiration ! La joie d'être admirés embellit

encore les beaux êtres, comme la joie d'être compris grandit le génie, comme la joie d'être aimés centuple chez les amants la force d'aimer. O le prodige des yeux qui mutuellement se reflètent, de ces miroirs qui confondent en les exaltant leurs clartés ! O cet échange de deux tendresses qui, l'une par l'autre enrichies, s'élèvent au-delà des possibilités humaines ! Ce dialogue : « — Je t'aime d'être belle ! — Je t'aime d'embellir de ton amour ma beauté ! » Voilà la démonstration de la réalité de notre vie ! Et voilà le divin : c'est la Nature, et il n'y en a pas d'autre.

Tout à coup, Narda se souvint qu'on prétend aussi, dans les théodicées, démontrer l'existence de Dieu par les splendeurs de la nature, et il se dit que cette « preuve » pourrait bien, avant peu, devenir d'une subite et poignante actualité, car elle satisfait également et réconcilie cet instinct païen et cet instinct chrétien qui concertèrent sans doute toujours l'âme de l'homme, mais qui

tous les deux prennent, de notre temps, une intensité, une acuité jusqu'alors inconnue, sans qu'aucun des deux consente à s'effacer devant l'autre, à lui céder, à se sacrifier...

— On ne peut nier qu'en ses grands siècles le mysticisme évangélique n'ait emprunté à la plastique éternelle ses plus précieuses ressources, pour composer ces merveilles égales aux plus splendides dans tous les temps, les chefs-d'œuvre de l'art religieux du Moyen Age. Les docteurs, cependant, tout en baptisant la nature, tout en l'exploitant au bénéfice du dogme et du culte, ne cessent de nous répéter qu'elle est le domaine du Méchant, et que toutes ses beautés sont autant de redoutables pièges. L'antinomie reste donc tout entière entre la loi de la Nature et celle de la Révélation. Mais que vaut la Révélation au prix de la Nature? Que celle-ci est constante et, malgré ses rigueurs, rassurante, de par cette constance même! Elle ne se contredit jamais; les nuages sont d'accord avec les arbres; la

faune et la flore sont dans une logique dépendance réciproque ; la mer et le vent, l'ombre et la lumière obéissent aux mêmes invariables lois et comptent selon d'éternelles mesures les battements du grand cœur de la terre. La Révélation est capricieuse, hésitante et pleine de ténèbres...

Et Narda, qu'une précoce curiosité avait conduit et retenu dans les bibliothèques, se remémorait telles éclatantes contradictions des textes « inspirés », et les arguments entassés contre eux par l'exégèse, depuis un siècle de recherches laborieuses et sincères.

— La fragilité historique, philosophique et morale des textes n'est plus à démontrer. Elle a causé et elle ne cesse de causer, dans l'Eglise, des défections innombrables, dont plusieurs étrangement retentissantes... Mais il y a un phénomène au moins aussi troublant que celui de ces défections. C'est le phénomène, également innombrable, des conversions. Les prêtres désertent, et les poètes, les artistes, les savants, même, s'en-

rôlent sous le drapeau chrétien. Il semble que la foi change de milieu sans subir de pertes sensibles, ni pour le nombre, ni pour la qualité, car le mérite des nouveaux volontaires vaut bien celui des défaillants... On ne saurait donc déduire de ces orages individuels de la conscience aucun argument, *pour* ni *contre*.

Il se risquait en des suppositions hasardeuses qui, dans l'instant, lui paraissaient étrangement profondes.

— Est-ce que cette sorte de tremblement des textes à leurs contours ne serait pas calculée, voulue et nécessaire ? En se servant de ce moyen humain, l'écriture, pourquoi le Dieu l'aurait-il affranchi ou destitué des conditions humaines ? Les évangélistes, admettons leur prétention, sont « inspirés ». Mais où commence, où cesse l'inspiration ? Dans quelle mesure la participation des écrivains à l'intelligence divine les élève-t-elle au-dessus de la sphère purement humaine ? N'est-il pas acceptable que leur in-

faillibilité s'arrête et cesse aux frontières du dogme? Pour le récit des faits, il vaut ce que vaut la mémoire, non pas même de Marc ou de Mathieu, mais des soi-disant premiers témoins, eux-mêmes capables de toutes les altérations de toutes les exagérations, de tous les oublis... Comme tous les gestes de Jésus, ou comme tous les gestes qui le désignent, celui de ses historiens laisse notre volonté libre de croire ou de nier, afin que notre foi puisse être méritoire. Et cette observation m'explique la pluralité des récits. Logiquement, et même en admettant qu'aucun d'eux ne soit marqué du chiffre divin, n'apparaît-il pas que l'Eglise, pour nous interdire des discussions auxquelles son autorité n'avait rien à gagner, eût dû s'en tenir au récit unique? Si elle ne l'a pas fait, a-t-elle agi sans dessein? On nous assure que les « apocryphes » valent les « authentiques », ceux-ci auraient été choisis au hasard; et pas un de leurs prétendus auteurs ne serait celui qu'on nous donne pour tel. Que nous fait?

Il n'y a, proprement, là, que la matière plastique, en quelque sorte, de la doctrine, un élément qui attend de nos intelligences et de nos consciences sa forme, qui doit vivre de notre vie, *intérieurement* à nous tous et selon, chacun, ce que nous sommes, *eucharistiquement*, et cela dépasse notre vertu critique... Quatre textes absolument concordants, ce serait aussi absurde que le miracle matériel et brutal. Les divergences larges des Evangiles tracent et mesurent la marge où nous pouvons refuser d'inscrire le verbe: *Credo*.

A cet instant de sa méditation, intense jusqu'à l'extrême douleur, Narda sentit qu'il s'évanouissait en lui-même, qu'il perdait conscience, qu'il s'endormait les yeux grands ouverts, et, dans cet état morbide, il eut un rêve, étrange et beau.

...Dans un demi-jour crépusculaire, dans le Jardin de la Bible, dans la luxuriance édénique des riches formes vivantes, pelages aux tons clairs et profonds, frondaisons co-

lorées comme des fleurs, et les fleurs elles-mêmes qui sont les sourires de la terre, — trois grands vieillards se dressaient, immobiles, sur un monticule. Bien qu'il fût impossible d'assigner des bornes à ce jardin de paradis, le songeur les imaginait, dans un lointain vague, sachant que ce lieu d'enchantement était le centre et le sommet de tout. Au-delà s'étendaient les pays, s'agitaient les nations, dans l'ombre... L'un des trois Mages leva la main droite, et elle fut lumineuse dans le demi-jour : des rayons divergeaient des cinq doigts, projections qui, dans un développement de pyramides horizontalement couchées, et dont les cinq doigts étaient les sommets, atteignaient chacune, telle des cinq parties du monde. Les continents et les îles, avec les villes et les champs, et les forêts et les monts, et les mers, tourbillonnaient maintenant dans la clarté, et l'on eût cru les entendre bruire. Le Mage prononça quelques syllabes, dans une langue aux sonorités métalliques, puis

baissa sa main, qui rentra dans l'ombre ; et le Jardin avait disparu, avec le monde, avec les continents et les mers...

...Lentement, de la brume où s'étaient évanouis les êtres et les choses, surgissait un paysage de ville : ville dorée, ville heureuse, aux pierres cuites dans la lumière, avec des places bornées à la portée de la voix humaine dans sa normale mesure des heures de sérénité, avec des ruelles étroites, montueuses, sinueuses. Une petite colline dominait la cité et s'historiait d'édifices exquis et grandioses, grandioses par la modération mesurée de leurs proportions, petits temples remplis, chacun, d'une déesse ou d'un dieu. Mais c'était l'homme qui remplissait la ville ; autour de lui les divinités, jaillies des temples, peuplaient l'atmosphère d'images brillantes. L'homme allait, environné et point gêné d'elles. Il les apostrophait parfois, selon les opportunités du temps, et les écoutait dire ce qu'il avait pensé. Sa pensée était à peine la sienne et bien plutôt celle,

immémoriale, des ancêtres, des héros de sa race. Il n'en provoquait guère l'expression oraculaire qu'aux instants où, tenté par quelque séduisante nouveauté, il sentait que son caprice menaçait l'antique tradition. Et cette constante présence du passé assurait l'avenir. L'homme prenait ses origines dans la divinité, n'avait pas la folie de se figurer qu'il pût grandir en s'éloignant d'elle, en la surpassant, niait d'avance toute possibilité d'un progrès, fixait en lui-même l'idée de sa propre dignité et la concevait sous une forme invariable en son essence : l'homme grec entendait sans cesse le conseil du retour actuel à la perfection du dieu grec, réalité spirituelle du citoyen, que le prêtre, le poète et l'artiste — c'était leur mission sacrée — maintenaient toujours identique à elle-même afin que la Ville, construite sur ce modèle, restât elle aussi fidèle à elle-même. Ainsi l'homme marchait dans la danse des dieux innombrables et infiniment divers. Leurs brillantes images le circonvenaient comme

des constellations, extérieures à lui, dont il restait le centre. Il les rejoignait par l'horizontale prolongée de ses bras ouverts pour attester sa paisible emprise sur la nature, dont les dieux étaient les âmes, multiples et harmonieuses, et les dieux et l'homme avaient fait, pour le bonheur commun, une libre et souple alliance...

...Peu à peu sur cette ville enchantée tomba le crépuscule. Le sommet de l'acropole retenait encore un peu de clarté, mais déjà les rues et les places étaient pleines d'ombre et de mélancolie. Bientôt la colline elle-même fut dans la nuit, et sur la ville tout entière déferla l'océan des ténèbres.

Alors apparut de nouveau le Jardin. Rien n'y était changé, et les Trois Rois se tenaient toujours, immobiles, sur le monticule. Le second leva la main, et les cinq parties du monde aussitôt s'illuminèrent dans l'étendue et ce fut comme naguère le tumulte de la vie. Puis, comme naguère, des paroles furent prononcées, la main s'abaissa, et le Jardin

s'abîma dans le néant avec le monde, avec les continents et les mers.

De ce néant émergea une ville nouvelle. Non pas, ainsi que la première, une ville heureuse, et toute glorifiée des riches reflets d'un soleil oriental. C'était une ville dure, impérieuse et triste. On ne tardait pas à percevoir entre ses monuments, comme entre ses habitants eux-mêmes, de violents contrastes. Il semblait que là vînt de s'achever une période de la civilisation et qu'une autre période commençât. Et le passé gardait encore des fidèles, et les deux périodes, l'une à l'autre hostiles, restaient en présence. Un lendemain de désastre s'attestait en des ruines considérables. Pourtant, ce jeune monde, né dans le deuil, était déjà puissant, et il avait la pleine conscience de sa force. Mais il n'attendait ni de la nature ni de lui-même sa joie et sa gloire. Perpétuellement il regardait au-delà, et dans l'au-delà chacun des vivants contemplait un être unique, immuable, qui était son Dieu. Avec ce Dieu,

devenu étranger aux éléments par lui créés, les hommes vivaient face à face, dans une méditation tragique, tour à tour troublée de spasmes d'amour et de crises de terreur. Le Dieu restait extérieur à l'homme, mais ne se manifestait pas à ses sens, n'intervenait pas dans la vie par des oracles et des prodiges ; c'est à l'au-delà de la vie qu'il conviait ses fidèles, et ceux-ci ne devaient voir dans leur destinée terrestre que le chemin du retour vers ce Dieu, actuellement inaccessible. Chemin dangereux, qui allait s'élevant toujours, toujours plus escarpé, vers son invisible fin. Plusieurs le parcouraient à rebours, des fleurs dans les mains, des chansons aux lèvres ; mais dans leurs cris de joie on entendait vibrer une étrange résonnance de désespoir, et leur rire grinçait des dents...

Et pour la seconde fois tout sombra dans la nuit.

Et pour la troisième fois apparurent les Mages, debout sur le monticule, dans le

Jardin. Mais le dormeur attendit en vain que le troisième Mage, à son tour, fît un geste. Seulement, il lui sembla que son regard avide rencontrait le regard du vieillard, et ce regard signifiait ce qui aurait pu se produire, ce qui sans doute se serait produit si le vieillard avait, comme les deux autres vieillards, fait le signe qui tire les mondes de la nuit...

Narda s'éveilla. Son rêve restait présent à sa pensée, et il le revivait tout entier d'une seule vue intérieure qui en pénétrait tout le sens. Il murmura :

— C'est la troisième, la dernière phase de l'histoire de Dieu !... Il nous a d'abord environnés, protégés de son ubiquité plastique. Puis, il s'est rapproché en se réduisant à l'Un, et il nous a offert de vivre avec chacun de nous dans un tête-à-tête terrible et délicieux. Maintenant il se rapproche encore, il veut vivre en nous, il veut disparaître pour confondre sa vie avec la nôtre, et il n'y aura plus l'homme et Dieu, mais il y aura

l'Homme Dieu!... Est-ce là ce que nous balbutions dans le mot Progrès? Est-ce là aussi la signification profonde, cachée, de l'Eucharistie? Est-ce une période nouvelle de la civilisation chrétienne qui va commencer?... Mais quand donc le troisième Mage fera t-il le geste nécessaire? Qu'attend-il? Ne sait-il pas que nous n'en pouvons plus? Les pharisiens le criaient à Jésus, il y a quelques jours... De fait, le mal nous dévore, et nous sommes sans forces pour le bien... O mon Dieu, le bien triomphera-t-il du mal?... Hélas! nous ne connaissons même plus ce qui est le bien et ce qui est le mal, s'il y a le bien *et* le mal... Qui sait, pourtant? Le Mage vient peut-être de faire le geste bienfaisant, et Jésus nous apporte la révélation nouvelle!... Il arrive du Jardin, il est la lumière projetée par le troisième vieillard...

Sur le visage douloureux de Narda passa soudain la clarté fugitive d'un sourire.

— Je ne suis pas moderne du tout, il faut me l'avouer. Révélation initiale, Chute pre-

mière, Rédemption perpétuelle : rien en moi qui répugne à ces trois notions, anti-scientifiques ; l'instinct de mon esprit m'y appelle et la réflexion m'y retient. Cela est tout à fait scandaleux et ne devrais-je pas périr de honte si quelque savant m'écoutait penser ? Mon malheur, c'est que, tout en respectant profondément la science, je méprise infiniment les savants, ceux qui sont « modernes », ceux qui croient à la réalité objective de l'univers et de leurs formules, ceux qui prétendent gouverner la Cité au moyen de ces formules, lesquelles ne sauraient compter sur la durée... La vérité n'est pas à découvrir, et Jésus nous disait, l'autre jour, qu'elle ne s'enseigne pas. Comment, en effet, acquérir par des efforts successifs et multipliés ce qui est éternel et un ? Toute œuvre vraiment humaine est marquée de ce chiffre d'unité et d'éternité. Hérodote disait déjà : « Il y a longtemps que les hommes ont trouvé ce qui est beau, et c'est là qu'il faut s'instruire. » La Poésie et l'Art nous ra-

mènent, d'un geste irrésistiblement impérieux, à la Révélation d'une loi d'universelle harmonie, et c'est leur fonction de recréer sans cesse l'humanité selon cette loi. Le sculpteur modèle la statue que le poète doue de la parole. Le savant ne devrait guère s'employer qu'à défendre contre l'action meurtrière de l'air et du temps le marbre de la statue. La science vraie et l'art vrai ne sont pas distincts ; l'art et la science ont pour commun objet cette harmonie qui est dans l'homme et dont il doit découvrir la projection dans la nature. Hypothèse et transposition, théorème et poème. Le poète et le savant vivent dans un monde abstrait, qui est le fondement et le fond, la justification et l'explication, la matrice et le plan du monde des réalités plastiques, des apparences. Ils vivent, proprement, dans le surnaturel, le savant étant toujours prêt à proclamer l'excellence d'une loi encore inconnue, ou encore oubliée. qui *dénature* les relations des forces, telles que jusqu'alors

on les avait acceptées, et le poète prêtant sans cesse l'oreille à la dictée de l'ineffable analogie... Ainsi : Révélation, Chute, Rédemption, Surnaturel, voilà les quatre angles du quadrilatère où s'enferme ma pensée, où je vois luire la vérité... Je suis un abominable réactionnaire.

Il secoua la tête.

— Réactionnaire, en théorie. Pratiquement, que suis-je ? Pourrais-je mettre d'accord ma pensée et ma vie ? Il est pourtant clair qu'en continuant à vivre comme j'ai vécu jusqu'à cette minute, je m'interdis et toute vraie joie et toute réelle estime de moi-même. Ce n'est pas ma loyauté qu'il m'est difficile de concilier avec la foi : c'est...

Narda hésita ; un instant, ses lèvres tremblèrent ; enfin, à haute voix, il articula :

— C'est ma lâcheté. Il nous est impossible d'accepter loyalement la vie que nous nous sommes faite, de continuer à vivre comme nous vivons, tous, presque tous, et nous n'en

continuerons pas moins à vivre comme nous vivons.

La sottise, l'erreur, le péché, la lésine...

Nous sommes les dupes de notre égoïsme et de notre vanité. Nous avons déshonoré la nature, avili les causes de nos joies. Nous méconnaissons, en nous et en nos semblables, l'homme. Nous vivons sans motif de vivre. Nous n'aimons pas ; nous ne vivons pas. Nous sommes violents et mous, énervés, vides, tristes. L'or, but universel, partage les hommes en deux troupeaux, celui des pauvres, amers et curieux, et celui des riches, déçus et défiants. Dupes et menteurs, victimes et bourreaux, pleutres et fanfarons... Nous sommes des brutes. O ce regard de maquignon de l'homme pour la femme, cette insulte que la malheureuse accepte comme un hommage ! Au fond, vaut-elle plus, mérite-t-elle mieux, la femme, telle que nous l'avons faite, telle qu'elle a

consenti à devenir? Cloaque parfumé... Ce regard de maquignon dit où nous en sommes. Qu'espérer des générations qui naîtront de l'extase ainsi sollicitée par l'outrage et consentie par l'ignominie? La multiplication des jeunes criminels me répond. Ils commencent, tout de même, à inquiéter la société, et elle cherche le moyen d' « enrayer », comme elle dit, la criminalité précoce. Il n'y a qu'un moyen : Ressuscitez, réhabilitez l'Amour ! Tant que vous donnerez, vous, les maîtres du temps, pour uniques mobiles à votre activité l'argent et la jouissance, vous n'aurez pas le droit d'interdire cet « idéal » aux autres, à ceux qui sont pauvres et qui sont jeunes. Et vous n'aurez pas le droit de les punir de vivre, selon leur condition, comme vous vivez, selon la vôtre... Il est vrai que, depuis quelques jours, — depuis qu'*Il* est là, — tout a changé. Les hommes prodiguent aux femmes les marques d'un respect dont ils sont, et dont elles sont très étonnés... Cela ne durera

pas. On ne peut s'y tromper, c'est une surprise, une méprise, et déjà les signes de la fatigue ne sauraient échapper aux plus distraits. Jésus a réveillé en nous cette tendresse qui reste toujours latente au fond de nos cœurs. Mais il n'a pas eu d'influence sur nos esprits. Les poètes et les artistes, qui auraient dû les premiers entendre son conseil d'héroïsme, se sont aveulis. Ils ont renoncé à la basse sensualité, c'est vrai... Que m'importe s'ils ne lui ont rien substitué? Leur obéissance négative les laisse déconcertés, désorientés, stériles, et le public s'ennuie. L'ennui, voilà ce qu'il nous a apporté. Les journaux, les livres, les théâtres, les expositions, les rues, même, tout, depuis qu'Il est là, sue l'ennui. Pourquoi?

Narda fit quelques pas dans sa chambre, le front baissé. Brusquement, il s'arrêta devant un grand miroir, décoré de photographies de femmes nues, aux commissures du cadre. Il parcourut des yeux ces académies, puis il se regarda lui-même dans le miroir.

Longuement il s'examina lui-même, analysant ses traits déjà marqués par les années, par les veilles, par les plaisirs et les souffrances. Longuement il étudia les rides où était écrite l'histoire de sa misérable vie, ces treillis compliqués de lignes qui se croisaient, se brisaient, se démentant, avouant les contradictions d'une pensée qui ne prenait pas tous les jours le même chemin, les faiblesses d'une volonté qui se trahissait sans cesse...

— Pourquoi ? répéta-t-il. Parce que nous ne pouvons pas lui obéir. Il est venu en vain. Nous ne pouvons pas le supporter, peut-être ne pouvons-nous pas le comprendre. Nous ne pouvons pas vouloir... non, nous ne voulons pas pouvoir lui obéir.

CHAPITRE V

SERMON SUR LE MONT-MARTRE

I

Les historiens futurs, s'ils veulent approfondir les épisodes ici hâtivement contés, ne manqueront pas d'étudier l'attitude de l'Eglise à l'égard de Jésus.

Tout entière, collectivement et individuellement, elle *ignora* celui qui se donnait pour le Fils de Dieu.

Ni le pape (c'était ce pape qui se surnomme, dans la prophétie attribuée à Malachie, *Religio Depopulata*), ni le moindre ou le plus grand parmi les princes des prêtres, ni même quelqu'un de ces calamiteux sacerdotes déclassés qui, frappés ou menacés

d'interdit, errent par centaines, sous divers déguisements, sans gîte plusieurs, et sans pain, dans les rues de Paris, — bref, aucun ecclésiastique ne parut s'apercevoir qu'*Il* était venu. Nulle appréciation, ni dans les chaires, ni dans les confessionaux, ne fut formulée par des hommes d'église sur sa personne, sa doctrine, ses actes. Même, à certaines questions directement posées, les prêtres refusèrent de répondre, laissant seulement comprendre qu'ils étaient liés, disciplinairement.

Ce silence sous-entendait-il la réprobation? Dénonçait-il l'imposture? Au contraire signifiait-il le respect de la volonté divine et le ferme propos de ne pas troubler ses desseins?

A peine oserait-on, de l'extrême discrétion de Jésus lui-même, déduire qu'entre lui et *son* Eglise un pacte de mutuelle neutralité avait été conclu, tacitement peut-être. Il ne voulait pas la compromettre : elle ne devait pas le gêner. Pendant tout le temps de sa

nouvelle vie terrestre, pas une fois on ne le vit pénétrer dans un temple. On remarqua même, le jour où il conduisit de la Place de l'Etoile à Montmartre la foule — comme il va être dit — pour l'enseigner, qu'il fit, dans cette traversée de Paris, plusieurs détours pour éviter de passer devant les lieux saints.

Autre observation, dont l'importance n'échappera à personne : dans aucune des conversations qu'il accorda, non plus que dans son grand discours sur la Butte, il ne risqua la moindre allusion, même lointaine, aux cérémonies pieuses, aux sacrements ; la seule pratique par lui recommandée fut celle de la prière. Hâtons-nous — pour prévenir les conclusions précipitées où pourraient se laisser emporter certains esprits — d'ajouter que le silence de Jésus sur ce point n'a pas nécessairement le sens, qu'on serait tenté de lui attribuer, d'une condamnation des prescriptions liturgiques. Il ne faut pas oublier, en effet, qu'en ces matières son nom à lui seul est tout un programme. Or, s'il ne con-

firma point expressément, à ce sujet, ses paroles et ses gestes anciens, il ne les rétracta point. Gardons-nous donc des interprétations arbitraires, téméraires ; ne prêtons pas à la simple abstention la portée d'un démenti formel et catégorique, que rien ne peut suppléer : la prière, que du moins il ordonna, n'est-elle pas le principe et, en quelque sorte, l'élément commun de tous les sacrements ?

D'autre part — et là-dessus nous tenons à insister, car c'est une considération essentielle : les circonstances très inexplicables dont nous ne pouvons donner ici, nous le répétons, qu'une relation sommaire, sont trop récentes pour qu'il soit sage de prétendre les apprécier d'une façon définitive, dans leur signification et dans leurs conséquences. Des écrivains plus autorisés que nous auront à cœur, on veut l'espérer comme il faut le désirer, avant peu, d'apporter sur ces obscures conjectures leurs lumières. Cela est d'autant plus nécessaire que certains polygraphes

osent déjà contester la réalité objective, historique, des faits. Il fallait s'y attendre. Mais si adroits et si doctes que soient plusieurs de ces messieurs, leur critique fléchit sous le poids des témoignages. Car les épisodes publics de la Divine Aventure nouvelle ont laissé des traces, qu'on pourra toujours retrouver, dans la presse, et nous ne nous attarderons pas à démontrer leur authenticité évidente. Il est patent et constant que, cette année même, en décembre, un inconnu, se disant le Fils de Dieu, a paru parmi nous, et que sa présence a, non seulement excité la curiosité universelle, mais en outre déterminé tout un mouvement dans les esprits. L'influence qu'il a eue sur nos mœurs n'est pas niable, puisque — chacun le sait trop — *nous en souffrons encore*. Nous ne contestons pas que nous ne soyons en face d'un problème difficile à résoudre, un problème singulier, inquiétant, d'une nature très spéciale. Mais nous demandons qu'on ne nous conteste pas davantage l'intérêt de son étude. Il y aurait

couardise spirituelle à s'y dérober. Quels que soient l'espèce et le nombre des « inconnues » de l'équation, il convient de faire tout notre effort pour les dégager, par une série d'opérations moins brutales et plus concluantes que celles dont le gouvernement français, comme nous le rappellerons — et comme, du reste, on n'a pu l'oublier — s'est contenté pour en finir.

Nous ne prétendons certes pas tracer d'avance une méthode aux penseurs qui consacreront leurs veilles à l'élucidation de ces mystères, et nous nous bornerons à relater les gestes et discours de Jésus, tels que nous les avons vus et entendus, pour la plupart, ou tels, quelques uns, qu'ils nous ont été rapportés, en y joignant pour tout commentaire l'expression des sentiments qu'ils ont éveillés chez leurs témoins.

Toutefois, sur les comportements réciproques de Jésus et de l'Eglise, qu'il nous soit permis d'ajouter aux précédentes observations celle-ci : c'est à Paris que Jésus est

venu, *ce n'est pas à Rome*. C'est du centre de la civilisation moderne, démocratique et officiellement athée, qu'il a interpellé l'univers ; ce n'est pas du centre de la chrétienté. De ce choix est-il excessif de déduire qu'il a voulu — sans interrompre l'action de son Eglise, mais sans manifester son alliance avec elle — mettre les hommes en demeure d'ouvrir les yeux à sa lumière comme à celle de la seule, simple et pure logique? Point d'interrogation, que nous devons nous contenter de soumettre aux lecteurs, sans plus d'indiscrète insistance...

Tout au contraire du clergé, qui se tint donc résolument à l'écart, le public laïc, et notamment son élite intellectuelle — c'est le personnel universitaire, n'est-ce pas? — avait répondu en masse à l'appel de Jésus. L'Hôtel des Trois Rois était sans trève assiégé par des groupes compacts et noirs d'hommes graves, dont l'élégance stricte révélait assez la docte profession. Ce n'était plus cette foule pittoresque, mais hétéro-

clite, des premiers jours. Tous ces messieurs, jusqu'aux plus jeunes, sentaient la poudre, la noble et solide poudre des bibliothèques. Ils venaient poser à Jésus des colles, non sans soin triturées, au préalable, en Sorbonne. Et l'on devinait, au premier regard jeté sur leurs physionomies positives, qu'avec ces redoutables adversaires le Sauveur ne s'en tirerait point par des paraboles. Ces mémoires pleines de faits, ces esprits nourris de la substantifique moëlle allemande, n'étaient pas pour se contenter de symboles poétiques qui sont paroles, comme on dit, en l'air. En biologie, en géologie, en histoire, ils ne manquaient pas de s'établir sur des terrains précis où le nécessiteux paradoxe évangélique n'avait plus d'efficace.

Nous ne fatiguerons pas le lecteur de circonstanciées analyses de ces conférences. Elles exigeraient de considérables développements — des volumes ! car il n'y fut traité de rien, que tout.

Les journalistes, mal préparés pour suivre

utilement ces abstruses disputes, en rendirent compte, dans leur feuilles respectives, avec négligence. Larrivé lui-même, tout scientifard que nous le connaissions, se perdit en propos confus où le public n'entendit pas grand'chose. Ses articles, écrits mi-partie en jargon scientifique, mi-partie en argot du boulevard, lui firent néanmoins honneur, bien qu'il ne fussent guère lus. Ainsi trouva-t-on, pratiquement par cette sorte de respect négatif qui est une des nuances du mépris, le secret accord de ces deux célèbres et contradictoires apophtegmes : *Omne ignotum pro magnifico* et *Ignoti nulla cupido*. Il y était question de Lucrèce et de Newton, de Lavoisier et de Laplace, de Gœthe, de Spencer, de Rau, de Claude Bernard, de Bérigard, de M. Ostwald, de Lamarck, de Darwin, de Carnot, de Naegelli, de Démocrite, de Kant, d'Empédocle, de Leibnitz, de Helmholz, de Hertz, de Fr. Mohr, de Descartes, d'Héraclite, de Poinsot, d'Aristote, de Spinoza, de James Sully, de Von Hartmann, de Shaks-

pære, de Ptolémée, de Sénèque, de Haller, de Plotin, de Tolstoï, de Jamblique. de Renan, de Bouddha, de Salomon, de Nietzsche, de Schopenhauer, de Galilée, de Taine, de Copernic, de qui encore ! sans guère plus d'ordre que nous n'en mettons dans cette énumération. MM. Poincaré, Le Dantec, Painlevé, Metchnikoff, et tous leurs éminents confrères, que chacun nomme, y tenaient des discours surprenants sur le conflit de la raison et du dogme, sur la loi de la substance et la loi de l'évolution, sur la sensation, la conscience, sur la nature de la matière, sur l'origine du mouvement, sur l'origine du langage, sur le libre arbitre, etc.

Des réponses de Jésus, sommaires et obscures, — mais peut-être le journaliste ne les rapportait-il pas fidèlement, on ne saura jamais... — il résultait que le Fils de Dieu n'était pas au courant des étonnants progrès réalisés par l'esprit humain, au cours du dernier siècle et de celui-ci, dans la science théorique, dans la connaissance réelle de la

nature, dans les merveilleuses, les innombrables applications pratiques, techniques, des principes découverts à l'industrie et au commerce, à l'hygiène, à la thérapeutique, à la chirurgie, enfin aux moindres comme aux plus importantes fonctions de la vie quotidienne. Il était manifeste que Jésus n'avait pas « bougé » depuis les jours de la Judée. A propos d'hygiène, en particulier, il en restait aux scandaleusement et dangereusement naïves convictions qu'on sait : « Ce n'est pas ce qui entre dans la bouche qui souille l'homme ; mais ce qui sort de la bouche, voilà ce qui souille l'homme. » Ou encore : « Ne soyez point en souci pour votre vie, de ce que vous mangerez ou de ce que vous boirez ; ni, pour votre corps, de quoi vous serez vêtus : la vie n'est-elle pas plus que la nourriture, et le corps plus que le vêtement ? » Il ne possédait aucune notion précise sur l'incomparable idéal de l'orthobiose. M. Elie Metchnikoff en pensait choir de son haut. Il entreprit d'instruire Jésus.

Mais Jésus l'interrompit pour lui dire :

— Vous êtes un aveugle, conducteur d'aveugles : or, si un aveugle conduit un aveugle, ils tomberont tous les deux dans la fosse.

— Elle sera désinfectée, cher Seigneur ! répondit spirituellement le sous-directeur de l'Institut Pasteur.

Et sans se décourager, avec une longanimité très méritoire, il fit à Jésus un cours complet d'histoire scientifique, relatant tous les progrès, tous les bienfaits de la science ; il conclut ainsi :

— La science a déjà souvent justifié les espérances que l'on avait en elle. C'est elle qui permet de combattre des maladies des plus terribles et qui rend l'existence plus facile. Au contraire, les religions, qui demandaient une foi sans critique comme moyen de guérir les maux qui affligent l'humanité, ont été incapables de tenir leurs promesses.

Jésus lui répondit :

— Mon royaume n'est pas de ce monde.

Je n'ai pas promis de guérir l'humanité de ses maux dans le temps. Le but n'est pas de rendre la vie plus facile, mais plus sainte. J'ai dit : Heureux ceux qui pleurent. L'important n'est pas d'échapper à la douleur, mais à la faute. La lutte contre la douleur procède de l'égoïsme, et j'ai dit : Si quelqu'un veut venir avec moi, qu'il se renonce soi-même, qu'il porte sa croix et me suive. L'important est d'aimer Dieu plus que soi-même, et son prochain comme soi-même, et d'honorer son père et sa mère. Mais il n'y a pas de place dans vos pensées pour les choses de l'esprit parce que vous êtes uniquement préoccupé des choses de votre chair. C'est pourquoi il n'y a rien de commun entre vous et les miens.

Il est probable que ces dernières répliques du savant et du Fils de Dieu ont été, par le journaliste, textuellement notées. Il est vrai qu'elles sont dans leurs œuvres (1). Pour le

(1) L'Evangile, *Essais Optimistes*, page 425.

reste, les interminables reportages auxquels ces conférences donnèrent lieu n'étaient qu'amas de contradictions, de pathos et de battologies. On conviendra, à la décharge des reporters, que leur tâche se compliquait indéfiniment, du fait que les savants ne s'entendaient point entre eux. La discussion commencée contre Jésus dégénérait, chaque jour, en querelles où ces scientifiques personnes s'anathématisaient, s'excommuniaient à qui mieux mieux, sous le sourire attristé de leur hôte.

Aussi, ne faut-il pas s'étonner outre mesure que ces controverses se prolongeassent sans aboutir à de satisfaisantes conclusions.

Tous ces académiciens, tous ces notables professeurs ne pouvaient, pourtant, continuer à dilapider ainsi leur temps, qui est le capital du monde. M. Poincaré eut l'idée, et elle parut à tous fort heureuse, d'inviter Jésus à une séance publique et contradictoire de l'Académie des Sciences : là, on s'expliquerait, une bonne fois, et sans appel.

Jésus déclina cet honneur.

— J'avais douze ans, dit-il, quand je consentis à conférer avec les docteurs, dans le Temple. Comme vous voyez, j'ai passé l'âge. Mais, demain, je veux, à Montmartre, parler pour le peuple. Je dirai, là, ce qu'il est nécessaire, à tous et à chacun, de savoir. Venez avec le peuple.

II

Tout Paris fut averti par les journaux.

Tout Paris pèlerina, dès midi, vers l'Etoile.

Le temps était beau, malgré la saison : ce jeudi 22 décembre, ce jour du mois noir, s'illuminait d'un soleil imprévu, impossible, d'avril.

Jésus, à quelques pas devant la colonne multitudinaire, s'achemina. Les enfants des écoles, dont il avait choisi le jour de congé, marchaient les premiers après lui. Puis, la foule. Enfin, les gens de l'Institut et de la Sorbonne, dont l'attitude et l'allure prêtaient au cortège, *in fine*, le caractère solen-

nellement morose d'une cérémonie funéraire.

Jésus passa par les boulevards extérieurs, où la fête foraine retenait toujours les ouvriers en rupture d'ateliers et de chantiers. Il fit un signe ; aussitôt les orchestres se turent, les carrousels stoppèrent, et la procession s'élargit, s'allongea, interminablement, de tous ces malheureux, condamnés à faire la fête, et qui commençaient à trouver lourd le joug de la gaîté. Un silence miraculeux accompagnait les pas, un silence où ce peuple dans son cœur écoutait palpiter toute sa vie.

L'espérance...

III

Sur la petite place du Tertre, que décore l'effigie de Gérard de Nerval, Jésus s'arrêta. Puis, se tournant vers ceux qui le suivaient, il les contint, les éloigna, d'un geste empreint d'une surhumaine autorité.

On obéit, laissant autour de lui un peu de solitude.

Alors, il s'accouda sur le socle de la statue et, baissant la tête, descendit dans ses pensées.

Quand il se redressa, ce n'était plus de la lumière sereine, c'était du feu qui flambait dans ses prunelles. Mais vite on s'aperçut

qu'il pleurait. L'eau des larmes ajoutait à la clarté naturelle de ses yeux un rayonnement prismatique, insoutenable.

Et lentement les larmes coulaient sur le grand visage sans qu'on vît tressaillir aucun de ses traits. Et à travers ses larmes il considérait la foule.

Un gémissement d'amour s'éleva de bien au-delà de la petite Place du Tertre, jusque des rues d'en-bas de la Butte, et de bien plus loin encore, et d'encore bien au-delà : toute la Ville, qui depuis l'Etoile avait accompagné Jésus, tendait vers lui une plainte innombrable, tendait des millions de bras, vers lui, vers ses larmes.

Mais toutes les mains retombèrent dans le rang et toutes les voix se turent : on écoutait, la Ville entière écoutait — car les lèvres de Jésus venaient de s'ouvrir — et, comme, incompréhensiblement, la Ville avait vu, tout entière, les Larmes, elle entendrait, tout entière, les paroles.

Jésus dit :

— *Misereor super turbam*. Je te plains, peuple sans pasteur, car tu repousseras celui qui t'est venu, et il te sera parlé en vain. Je te plains, siècle désenchanté de la joie et de la vérité, siècle réellement barbare, qui persécutes hypocritement les prophètes tout en célébrant leur vertu. Je te plains, troupeau dispersé, qui te réunis un moment dans le désir de l'unité pour tout à l'heure rompre la religion en proférant toi-même ta condamnation. »

Un sursaut en arrière révoltait contre le jugement impitoyable les écoutants, et les bouches frémissaient dans un souffle d'impuissante fureur.

Jésus poursuivit. Ses larmes s'étaient séchées, brûlées dans ses yeux. Sa parole retentissait, âpre ; et le ciel, soudain redevenu celui de l'hiver, semblait se pencher pour écouter.

— Que celui qui peut entendre entende ! La vérité sera répétée.

« Bienheureux les pauvres en esprit, parce

le Royaume des Cieux leur appartient.

« Faux pauvres, vous êtes bienheureux, car il n'est pas d'autre richesse que votre pauvreté, vous qui ne prenez rien avec vos mains, vous qui n'enfermez rien entre les murs de votre maison. L'homme fane ce qu'il touche, et la possession prive du bien même qu'il désirait le naïf possesseur : à le serrer dans ses bras il l'écarte de sa vue, et la satisfaction est meurtrière du désir. Mais vous qui n'avez rien, tout est à vous, par le regard et la pensée cueillant la fleur de la vie. Rapportez à Dieu l'ardeur du désir immortel qui vous fait vivre. En Dieu seul il sera pleinement assouvi. Tout ce qui passe n'est qu'allusion à Dieu. Vous, ne confondez pas le symbole avec la réalité.

« Bons pauvres, vous êtes bienheureux, car vous ne confondez pas le reflet avec la lumière, la lettre avec l'esprit ; mais le reflet vous rappelle à la lumière, et vous savez que toutes les choses sont les lettres du nom de Dieu. »

Jésus se tut, considérant sur les visages l'effet de la Parole. L'effet variait selon l'âme des écoutants. Car chacun comprenait la Parole selon soi, et pour les uns elle était une bénédiction, et pour les autres elle était une malédiction. Tous les enfants et presque toutes les femmes percevaient les mots, en simplicité, tels que Jésus les proférait. Mais ces mots se transformaient pour atteindre presque tous les hommes, et voici ce qu'ils entendaient :

— Malheur aux avares, parce que le Royaume des Cieux leur est interdit.

« Faux riches, vous êtes maudits, car il n'est pas d'autre misère que votre richesse, vous qui croyez prendre les choses avec vos mains, vous qui rêvez d'enfermer les trésors du monde entre les murs de votre maison. Vous mourez sans cesse parce que vous tuez sans cesse en vous le désir, qui est l'âme de l'âme. Vous vous repaissez d'images vaines et vous n'êtes vous-mêmes que vos propres sépulcres. »

Et l'amère douleur d'une déception infinie crispait les traits de presque tous les hommes, tandis que presque toutes les femmes et tous les enfants souriaient, comme s'ils jouissaient déjà de la béatitude promise.

Jésus reprit :

— Bienheureux les doux, parce qu'ils possèderont la terre.

« Vous êtes bienheureux, ô vous qui venez à moi dans la douceur et dans l'humilité de vos cœurs, et qui me souriez comme je vous souris, étant, comme je suis, sans amertume et sans violence. Je vous donne la terre pour que vous jouissiez d'elle doucement, pour sa joie et pour votre bonheur. Pauvres et doux, vous ne la dépouillerez pas, vous ne la déformerez pas et vous me la rendrez, quand le jour sera venu, telle que je vous l'ai donnée. »

Les hommes entendaient :

— Malheur aux violents, parce que rien ne leur appartiendra, ni les âmes, ni les corps,

ni les domaines, et ce qu'ils raviront leur sera ravi.

« Vous êtes maudits, ô vous qui déjà songez à me repousser, et qui me regardez avec des yeux furieux, parce que vous me réclamez, dans vos pensées, non seulement la terre tout entière, mais aussi le ciel tout de suite, et parce que vous savez vous-mêmes que, ne méritant pas, vous ne devez pas prétendre. Cependant, vous croyez vous emparer de la terre... »

Les enfants souriaient.

— Bienheureux ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés.

« Vous êtes bienheureux, ô vous qui consentez à la douleur et qui la bénissez comme la promesse de l'éternelle fête. Vous avez mesuré toutes les joies du temps, et vous savez qu'elles n'empliraient pas votre cœur, et vous vous préparez à l'unique joie, celle qui ne passera pas. Cependant, la torture de l'esprit blessé aux durs angles de ses propres bornes, l'angoisse du cœur trahi, les affres

de la chair punie des péchés de l'esprit et du cœur, empirant chaque jour elle-même le mal de mort qu'elle contracta en prenant vie, meurtrie par les années, déchirée lentement par des bourreaux sans visage, rien ne vous étonnera et vous vous préparez joyeusement à la délivrance. »

Les hommes entendaient :

— Malheur aux délicats et aux voluptueux qui vivent dans le plaisir et dans le luxe, parce qu'ils ont choisi leur part et ils n'en auront point d'autre.

« Vous êtes malheureux, ô vous qui méconnaissez le principe de la vie. Pourtant, ne savez-vous pas que vos pères ont pleuré ? Pourquoi reniez-vous l'héritage de leurs larmes ? Et vous ne pouvez pas même jouir des biens que vous convoitez. Les cœurs douloureux sont pleins de tendresse et les bons pauvres ont le temps d'admirer le spectacle du monde. Mais les égoïstes voluptueux se gardent d'aimer, de crainte que, la vie ou la mort venant à les séparer des ob-

jets de leur amour, ils ne voient le vide que l'infortune creuse dans les cœurs tendres, car ils voudraient alors combler ce vide avec des fleuves de pleurs. Et le spectacle du monde, que contemplent les vagabonds, est, pour les faux riches et les faux prudents, comme s'il n'était pas, car ils n'ont pas de loisirs et ils sont aveugles à tout ce qui n'est pas l'intérêt éphémère. Ils perdent tous leurs jours à les défendre contre la ruine et contre la maladie, contre les voleurs et contre les années, contre la mort. Egoïstes trompés, vous n'en mourrez pas moins, et vous descendrez dans la mort par la rampe du désespoir, vous y tomberez comme dans un gouffre, et dans ce gouffre déjà votre pensée vous précède. »

Les enfants souriaient.

— Bienheureux ceux qui ont faim et soif de la justice, parce qu'ils seront rassasiés.

« Vous êtes bienheureux, ô vous qui souffrez persécution pour la justice, parce que le Royaume des Cieux est à vous. Vous êtes

bienheureux lorsque les hommes vous maudissent et vous persécutent, et disent faussement de vous toute sorte de mal à cause de moi. »

Les hommes entendaient :

— Malheur à ceux qui ne gouvernent pas leur vie selon la justice, parce que je les renierai, au dernier jour.

« Vous êtes malheureux, vous surtout qui, sans cesse discutant du juste et de l'injuste, et du droit, et de la légalité, prétendez, éclairés seulement des lumières de votre science, posséder la vérité. Je reconnais en vous les faux riches, les violents, les lâches, tous ceux qui méconnaissent les vrais biens, qui refusent leur col à mon joug, qui réprouvent leurs pères, et la tradition pure, et la seule Loi. Ils pensent, nés hier, que le monde avec eux commença. Pour faire triompher leurs certitudes d'aujourd'hui, dont ils changeront demain, ils n'hésitent pas à bouleverser l'Etat, à fomenter la guerre entre les citoyens. Leur insolente domina-

tion atteste que le mal est venu à sa plénitude. Elle ranimera dans les jeunes cœurs la passion de la patience et du respect, s'ils m'entendent ; mais ceux par lesquels le scandale s'est produit seront rejetés dans les ténèbres extérieures. »

Les enfants souriaient.

— Bienheureux les miséricodieux, parce qu'ils obtiendront eux-mêmes miséricorde.

« Vous êtes bienheureux, ô vous qui savez pardonner, qui permettez à votre frère de s'initier à la vie par la faute, et qui, dans cette pensée, lui remettez sa dette sept fois et septante fois sept fois. Et moi, je vous remettrai la vôtre sept cents fois septante fois et plus encore, car ceux-là ont droit à la pitié, qui la pratiquent. C'est moi qu'ils accueillent, dans la personne de leurs frères, moi, chargé de tous les péchés du monde. C'est moi qu'ils respectent, dans la personne de leurs frères, n'oubliant pas la dignité divine que j'ai donnée à la figure humaine. Et ils aiment Dieu plus qu'eux-mêmes, mais

c'est eux-mêmes qu'ils aiment et c'est à leurs propres faiblesses qu'ils compatissent dans la personne de leurs frères. »

Les hommes entendaient :

— Malheur à ceux qui sont sans pitié, car je serai sans pitié pour eux.

« Vous êtes malheureux, ô vous qui jugez et qui condamnez vos frères, comme si vous n'aviez pas votre part de responsabilité dans le crime que vous leur reprochez. Ne devez-vous pas la moitié de l'amende à laquelle vous condamnez le voleur, l'adultère et le parjure, vous tous dont la vie est un perpétuel enseignement du mal ? Or, quel que soit votre rang, juges professionnels, ou marchands, ou soldats, tous pharisiens, vous jugez : c'est vous, à la dernière heure, qui serez condamnés, et il n'y aura pas pour vous de recours, parce qu'il n'a pas dépendu de vous que le condamné ne subît sans appel la peine par vous prononcée. Ainsi vous apprendrez trop tard que vous étiez, chaque fois que vous édictiez une sentence, votre

propre juge et votre propre victime. Et il ne sera plus temps de crier, vers vos frères ni vers moi, pitié ! »

Les enfants souriaient.

— Heureux ceux qui ont le cœur pur, car ils verront Dieu.

« Vous êtes bienheureux, ô vous qui ne participez point aux souillures du siècle, qui m'attendez au bord de la source baptismale. C'est vous, vous dont rient les hommes et qu'ils se montrent du doigt, entre eux, avec une envie qui se cache sous les dehors du mépris, c'est vous qui êtes les humains véritables. C'est vous qui réalisez la pensée première ; c'est vous qui avez conquis la vie, parce que vous possédez en vous-mêmes votre volonté. Et c'est vous, si les serviteurs du Mauvais ne couvraient pas la terre, c'est vous qui désarmeriez la jalousie des anges : ils descendraient du Paradis pour conclure avec vous l'alliance projetée dès le commencement. Et les Trônes et les Vertus, qui sont de purs effluves du Verbe, s'ajoute-

raient à l'humanité, pour aider la vie à franchir l'avant-dernier stade vers le délice qui n'aura pas de fin. »

Les hommes entendaient :

— Malheur à ceux qui se complaisent aux mauvais désirs.

« Vous êtes malheureux tous, ô vous tous, car il n'est pas un de vous qui ne trahisse chaque jour sa mission d'homme en laissant sa mémoire et son imagination descendre, pas des chemins de boue, vers la nuit : la fange où se vautrent les bêtes puantes est du soleil et de l'azur au prix de ces chemins, qui sont les seules voies fréquentées de votre cité intérieure. Cependant, c'est vous, les mêmes, qui louez éperdument le siècle et vous énorgueillissez des grandes choses accomplies par la science et par l'industrie, tandis que vous vivez : et vous allez criant « Victoire ! » assurant que vos pères ont vécu dans la barbarie, que la civilisation véritable est votre œuvre. Et moi, à la lumière brutale de vos lampes vous considérant, je ne

reconnais plus ma créature : vous avez noyé dans ce flot élémentaire et frivole de flammes la lumière de vos yeux et celle des étoiles. Et je ne reconnais plus ni la musique de la voix humaine, ni la logique de vos idiomes, ni l'harmonie de vos pensées dans les propos que vous échangez à distance au moyen des machines de la nature desquelles, déjà, vous participez. Votre empreinte sur le monde ne se révèle plus que par la laideur, significative de la sauvagerie réelle qui est en vous, et de votre vanité, et de votre mollesse, et de votre violence, et de votre avarice, et des pensées immondes et des basses visions dont vous faites l'aliment de votre intelligence et de votre cœur. Car vous purifiez avec soin les dehors de la coupe et du plat, mais au-dedans vous êtes pleins d'iniquités et de souillures. Et vous vous promettez un développement illimité, mais vous rejoignez, par les chemins de votre science et par les chemins de vos vices, le singe en qui vous saluez votre ancêtre plu-

tôt que de consentir à me devoir la vie. »

Les enfants souriaient.

— Bienheureux les pacifiques, parce qu'ils seront appelés enfants de Dieu.

« Vous êtes bienheureux, vous qui pouvez vous rendre ce témoignage que vous n'avez jamais haï personne, que vous aimez tous les hommes, et même vos ennemis. Vous ne levez la main que pour montrer à ceux qui doutent le but et pour les mettre dans le bon chemin. Vous ne parlez que pour demander à vos frères quels sont leurs besoins, que pour leur donner les conseils de l'expérience ou les consolations de la tendresse. Même dans les fureurs de la guerre vous resteriez sages et pacifiques, étant sans haine, étant vraiment humains, simplement et saintement, parfaitement humains, comme votre Père céleste est parfaitement divin. »

Les hommes entendaient :

— Malheur aux ennemis de la paix, parce qu'ils seront appelés les enfants du Méchant.

« Vous êtes malheureux, ô vous qui vivez parmi vos frères comme des loups dans un troupeau. Tous les hommes vous sont autant d'ennemis, et vous leur faites une guerre perpétuelle. Vous frappez vos enfants et vous les injuriez, ou même, car c'est pire, vous êtes pour eux des étrangers. Avec les faibles, des bourreaux, des fourbes avec les forts. Ceux-ci, vous les appelez en jugement, vous les dépouillez par la ruse, en vous abritant sous le manteau des lois. Sans foi et sans amour, pourtant vous vous prétendez honnêtes, parce que vos forfaits échappent à la définition légale du délit ou du crime, et il serait dangereux pour quiconque de vous les reprocher. Ils vous seront reprochés, pourtant, un jour, le formidable jour de l'Universelle Diffamation. »

Les enfants souriaient, et les hommes tremblaient de fureur et de désespoir.

Jésus, un instant, se tut encore, souriant aux sourires et opposant un regard calme implacablement aux regards furieux.

Puis, il reprit et tous n'entendirent plus qu'une seule parole :

— Je ne suis pas venu pour abolir la Loi, mais pour l'accomplir. Elle est éternelle, immuable, universelle. Elle régit la vie de la nature comme la vie des âmes, et il vous suffirait, aveugles, d'ouvrir les yeux pour connaître la vérité, — car le plan de l'Univers est Un. Je suis venu vous rappeler à cette unité, qui devrait être celle aussi de votre vie intérieure, de votre Vie. Je suis venu vous rappeler aux principes que méconnaît votre science et que démentent vos progrès. Je suis venu vous rappeler au sens unique des choses, tel que l'a nettement perçu le regard du premier homme, quand j'ai dit : *Eppheta*. Il a vu partout l'image de la vérité, comme vous la verriez si vous aviez les yeux innocents, si les choses pouvaient jamais vous apparaître pour la première fois. Mais vous êtes, tout ensemble, les corrupteurs du passé profond, du passé sacré, où vous devriez puiser sans

cesse comme à la source intarissable de toute sagesse, et les victimes d'habitudes récentes, nées de votre orgueil et de votre ignorance.

« Vous n'ajoutez pas vos efforts à ceux de vos pères, ne sachant pas que l'orient de l'avenir est dans le passé. Vous rêvez de franchir les bornes que les âges, jusqu'à vous, respectèrent et que je vous ai assignées. Vous êtes les adversaires de l'Esprit. Prenez garde que je ne vous abandonne à l'illusion de la victoire.

« Vous élevez vos enfants dans le mensonge. Vous surchargez leur mémoire de connaissances vaines, qui sont autant de grains de sable stérile, et, pour tromper leur faim de justice et d'amour, vous ne cessez de radoter, devant eux, de Droits de l'Homme, et d'entr'aide, et de solidarité. Vous vous vantez des grandes choses que vous avez faites pour le bonheur, dites-vous, des humbles et des pauvres, des retraites que vous avez assurées aux vieillards,

aux infirmes, de la guerre sans relâche que vous livrez à la misère et à la maladie. Et, bien meilleurs, bien plus savants que les prêtres anciens et les prophètes, vous enseignez la vertu au nom de l'intérêt, montrant que, si l'on veut vivre longuement, ce n'est point son père et sa mère qu'il faut honorer, c'est soi-même, — c'est l'homme même, réduit à ses organes, que l'homme doit respecter : car l'intempérance et l'incontinence produisent tous les désastres. Mais vous commencez à trembler devant vos enfants, parce que vous surprenez sur leurs lèvres un sourire inquiétant, durant que vous leur faites ces leçons. Prenez garde qu'ils ne vous traitent bientôt comme vous-mêmes vous traitez vos pères, que vous bafouez ; prenez garde qu'ils ne pratiquent à vos dépens votre misérable sagesse : prenez garde que je ne vous abandonne au malheur de les avoir persuadés.

« Hypocrites, vous les avez trop instruits. Comment ne riraient-ils pas de votre morale,

prêcheurs de prudence, quand ils savent que l'Etat ferait faillite si vous étiez écoutés? Comment pourraient-ils oublier que vous vivez et que vous les faites vivre d'ivrognerie et de fornification, ô percepteurs irréprochables d'impôts bien calculés sur les vices réprouvés par votre indignation éloquente ? Car la vertu, dans le monde que vous avez fait et qui l'exclut, serait le pire des maux, et vous le savez bien !

« Hypocrites, vous avez beau faire semblant d'aimer la vie, vous ne tromperez plus longtemps les vivants : ils ont démêlé votre pensée véritable, ils ont vu que vous avez peur d'eux, et déjà ils songent que cette peur est votre seule sagesse. O lâches, ô professeurs de lâcheté, vous attendez que l'homme ait passé la barre de l'âge pour lui tendre une main secourable ! Vous attendez que le fort ait usé son énergie et qu'il succombe sous la charge des travaux et des jours : alors vous l'aiderez à finir en paix ! O qui vous-mêmes n'avez jamais vécu, ô morts, enter-

rez vos morts, et laissez vivre les vivants ! C'est quand la plante est pleine de sève qu'il faut l'aider à grandir, à chercher l'air et le ciel, à produire toutes ses fleurs et tous ses fruits. C'est quand l'homme jeune encore et la nature éternellement jeune font une harmonie qu'il faut procurer à l'homme toutes les lumières, tous les secours, le préserver de l'erreur et de la faute, l'empêcher de se prendre au mirage des apparences, l'aider à trouver sa place dans le Royaume de Dieu.

« Cherchez d'abord le Royaume de Dieu : il y a vingt siècles que vous avez reçu ce commandement, et vous n'ignorez pas qu'étant divin il est vrai aussi dans son acception humaine. Cherchez d'abord à vous accomplir selon les prémisses de votre personnelle vérité. Ajoutez au flambeau du monde votre lueur en la protégeant dans vos mains, de crainte que la pluie et le vent ne viennent à l'éteindre. Prenez tout de suite, dans le carrefour où vos yeux s'ouvrent, le chemin qui monte : vous m'y rencontre-

rez et vous serez éperdus de joie en vous découvrant vous-mêmes en moi. Cherchez d'abord mon Royaume : c'est le vôtre. Vous vous connaîtrez en venant à moi, dans le dédain de tout ce qui n'est pas l'intérêt suprême, dans le culte de votre seule perfection. Car je tiens pour nul tout l'univers, s'il s'interpose entre moi et vous ; il n'y a que moi, qui suis votre perfection, et vous, qui êtes destinés à votre perfection. Tout ce qui vous distrait de moi vous détourne de vous. Je vous adjure de vivre. J'exige de vous les fleurs d'héroïsme et de génie dont j'ai déposé en vous, amoureusement, la semence. Tout est élément de vie pour qui se détermine résolument à vivre : l'effort, la douleur, même la faute. Vivez ! Vivez dans l'ivresse du vin de la vie, dans l'extase du miracle ordinaire des jours ! Vivez sans cesse ! Aimez la vie : c'est le chemin du Royaume. Ceux-là seuls meurent, qui n'ont pas choisi de vivre. Cherchez le Royaume. »

Le visage rayonnant de Jésus reflétait sa

clarté sur le visage des enfants et des femmes ; et les hommes eux-mêmes, palpitants d'espoir et de crainte, incertains, attendaient qu'il les invitât à prendre, eux aussi, le chemin du Royaume : car ils sentaient que maintenant les paroles de Jésus ne les concernaient pas. Et — quelques-unes — des femmes sentaient aussi que les paroles de Jésus ne les concernaient pas non plus.

Et Jésus finit en parlant pour eux et pour elles.

— La génération touchée par la maturité n'aura pas la force qu'il lui faudrait pour prendre mon chemin, car déjà l'abomination de la désolation est installée dans le temple de son cœur. Génération adultère, qui méconnaît les trois Vertus ! Génération affolée d'orgueil ! Elle pense avoir trouvé dans son intelligence ses propres fins, et c'est pourquoi je l'ai frappée de cécité et de stérilité. Génération sans amour, elle croit que la vérité puisse être la conquête de l'intelligence réduite à elle-même, de l'Esprit

Seul. Mais je n'ai pas créé l'homme en plusieurs personnes : je ne permets pas à sa raison d'imposer silence à son cœur. Pendant que l'homme pense, son cœur — en quoi je lui ai prescrit de confondre le centre de sa vie sensible et de sa vie morale — ne cesse pas de battre.

« L'homme comptera-t-il les heures durant lesquelles son cerveau se repose dans une oisiveté nécessaire, tandis que son cœur continue à battre fidèlement ? Les âges n'auront pas connu fléau pire que cette froide et bavarde et autoritaire intellectualité. Elle laisse cette misérable génération osciller entre le gouffre vide de son âme, d'où elle m'a exilé, et le gouffre vide d'un monde qui retombe à la nuit originelle. Génération prise de vertige ! L'intellectualité pure aboutit à la pure matérialité. L'esprit abandonné à lui-même se dément lui-même et se disperse à travers les éléments, et se résigne à la servitude des forces. La résignation que je vous demande est une

libération ; vous lui avez préféré le plus dur des esclavages. Et je vous convie à l'union des cœurs, qui enfante l'unité des esprits ; vous vous détournez de moi pour vous disséminer daus l'espace et dans le temps. Je n'espère plus rien de vous. Il faut que les cœurs et les arbres désséchés soient jetés au feu, et qu'ils retournent à ces éléments du temps et de l'espace d'où ils vinrent, en effet, selon ma volonté, mais qu'ils devaient, selon ma volonté, faire fructifier dans mon amour.

« Génération mauvaise et adultère, vous avez fait mourir de toutes les douleurs ceux qui vous venaient de moi ; les poètes condamnés en vertu d'iniques sentences, jamais formulées et toujours sous-entendues, apportent contre vous un témoignage que je ne puis refuser d'entendre et dont vous êtes accablés. O sycophantes et preud'hommes, ô pharisiens, ô savants, pour ceux-là, vous ne pensez pas qu'il y ait lieu de reviser leur procès.Pour mes grands serviteurs Paul Ver-

laine et Villiers de l'Isle-Adam (ceux-ci nommés exemplairement et entre les derniers, dans le temps, notables), vous avez estimé qu'ils étaient justement voués à la double boucle forgée par votre haine et par l'innombrable ignorance. Et moi, je vous demanderai compte du martyre de mes serviteurs, et vous ne serez pas tenus pour quittes que vous ne m'ayez payé tout entière la dette envers eux par vous contractée.

« Il faut que vous disparaissiez pour que ma pensée germe et fructifie dans les jeunes âmes. Et les derniers délais seront courts ; leur période est déjà commencée. Vous l'aviez annoncée vous-mêmes, intellectuels très instruits de tout ce qui s'écrit dans les livres éphémères : car vous vous vantiez de la présente diffusion des vaines lumières, et, si vous n'aviez pas tout oublié, si vous en saviez autant qu'on en savait aux jours gothiques, vous n'apprendriez pas de moi, aujourd'hui, que cette vulgarisation des connaissances est parmi les signes assurés de

la Fin. Car cette vulgarisation n'est que pulvérisation. L'universelle ignorance de ce qu'il est essentiel de savoir,loin de diminuer, en est accrue, toute cette science menteuse écartant l'homme du chemin qui le mènerait à la vérité, à moi. Et clairement, si vous saviez lire, vous reconnaîtriez que vos livres signifient la fin des temps, puisque, proprement, ils la prévoient et l'assignent, comptant les années que peuvent vivre encore le ciel et la terre, calculant les accidents qui peuvent abréger le nombre de ces années. De ces spéculations émane un conseil de folie et de violence. Cette préoccupation de la fin, cette conviction que le jour terrestre n'a pas d'avenir, décourage l'espérance. Or, moi qui vous ai fait d'éternelles promesses, je ne pardonne pas aux désespérés. Entre moi et les jeunes cœurs en qui j'ai allumé l'espoir d'une autre renaissance, il faut que vous disparaissiez, vous, les intellectuels arides et les sensuels égoïstes, vous les sectateurs d'une vêrité triste par qui le cœur et

la raison, divisés, seraient également déçus. Je vous maudis et je vous abandonne aux ténèbres que vous avez choisies, vous les Impardonnables, car vous avez péché contre l'Amour et contre l'Esprit.

« — A mes Enfants je dis : Veillez et priez, vous aimant les uns les autres. »

IV

Tous les fronts peu à peu s'étaient baissés, les uns sous le poids de la condamnation juste et irrévocable, les autres, les fronts des jeunes mères et des enfants, dans un sentiment mêlé de pitié pour les condamnés et de personnel espoir.

Cependant, la parole enflammée avait cessé, brusquement, de vibrer, et les têtes se relevaient, et les yeux cherchaient.

Jésus n'était plus là.

Etonnement, déception, consternation, fureur, — la foule s'agitait, sous l'empire de ces passions. Et d'abord elle resta muette,

ne comprenant pas. Puis ce fut un mouvement général de révolte, et les reproches, les injures, les blasphèmes jaillirent, croisant dans l'air des supplications incohérentes.

Poussés par les masses d'en bas, les gens qui occupaient la Place du Tertre se trouvèrent violemment pressés contre la statue taciturne de Gérard de Nerval. Ils résistèrent, distraits de l'épouvante où les avait jetés la disparition mystérieuse par la nécessité de pourvoir à leur propre conservation. Ce furent des flux et des reflux tumultueux dans cette multitude compacte, énorme, avec un bruit profond de voix qui mouraient toutes en un râle immense ; les poitrines haletaient, cherchaient l'air.

Sans transition, une détente se produisit : la débandade, jusqu'aux bases de la Butte.

De là, se propagea la rumeur, instantanément de par toute la ville : on savait qu'il n'y avait plus rien à espérer, ce soir, que Jésus avait disparu ; on s'en allait, comme d'un spectacle au baisser du rideau.

Les hommes, sourcils crispés et bouches amères, avaient hâte de fuir le lieu de la menace ; ils marchaient vite. Plus lentement allaient les jeunes mères, qui échangeaient des sourires avec les jeunes filles et les enfants.

. . . .

V

Les journalistes, par petits groupes, dévalaient vers la ville, mornes et sans paroles.

Narda, en tête, prenait à chaque pas un peu d'avance sur ses camarades.

Larrivé, cédant à une impulsion irrésistible, le rejoignit en courant. Narda eut un haussement d'épaule, sur le sens de quoi l'autre ne se méprit pas.

— Non, protesta-t-il, je n'ai pas l'intention de te raser à propos de toute cette philosophie. Un renseignement, et c'est tout : en fais-tu long?

— Ça ne nous regarde plus, répondit Narda. Je te conseille de consulter ton ré-

dacteur en chef avant de commencer ta copie.

— Le fait est que, s'il fallait répéter tout ça !... Entre nous, qu'en penses-tu ?

— Je pense que ça ne m'intéresse pas.

Larrivé approuva.

— Et moi non plus... En réalité, il vient de se couler.

Narda lui tendit la main pour le renvoyer au groupe des camarades, qui marchaient derrière. Larrivé retint la main de Narda.

— Et toi, tu ne vas même pas à ton journal?

— Je te répète que ça ne nous regarde plus... Un communiqué de vingt lignes, — et encore ! — identique dans toutes les feuilles, fera l'affaire...

— Et il serait temps de parler d'autre chose... Ne trouves-tu pas ?

— En tout cas, tu peux me croire, on ne te demandera plus de parler de *lui*.

Et Narda, se dégageant, dépassa Larrivé et disparut dans la foule.

Il avait besoin d'être seul, seul dans sa chambre, de s'asseoir au coin du feu et de

tâcher de regarder en lui-même, encore une fois — *une dernière fois.*

Il maugréait tout en marchant.

Il était las, découragé, sombre, accablé par le sentiment d'une déception cruelle, sans possible consolation. Désormais, l'avenir lui apparaissait comme un désert. Un mirage l'avait séduit, trompé ; maintenant il retombait dans l'abominable vérité.

— Heureusement qu'on meurt! dit-il à haute voix.

Mais au bruit, au sens des syllabes, s'apercevant du chemin qu'avaient pris ses pensées, il frissonna.

— En suis-je là, vraiment? Est-ce que je désire vraiment la mort?.. Après tout, c'est logique. Puisqu'il est impossible de supporter la vie que nous nous sommes faite, il n'y a de choix qu'entre ces deux partis : mourir ou *le* suivre. — Et puisqu'il est également impossible de le suivre...

Il s'étonna de la certitude avec laquelle il s'affirmait cette impossibilité, de l'état

nouveau et apparemment définitif de sa conscience.

— Car c'est impossible, et cela ne deviendra jamais possible... J'ai vraiment honte de mes jérémiades de l'autre jour, maintenant... Tout cela est misérable. Il fait semblant d'ignorer les conditions, les éléments, les fatalités modernes de notre vie ! Il continue à parler comme si l'Amérique n'était pas encore découverte !.. Et pourtant, on dirait qu'il garde de l'espoir, il compte sur les générations nouvelles... Quelle naïveté ! En admettant que des jeunes gens soient exposés à le voir, à le comprendre, à l'aimer, nous sommes là, nous autres, pour les mettre à la raison, pour les ramener à la raison, pour les détourner de la « folie de *sa* croix ». Non, non ! nous ne pouvons pas plus vivre à son ombre qu'il ne peut, lui-même, vivre en nous. C'est hors de lui, c'est contre lui que la vie nous appelle... Ne parlait-il pas, tout à l'heure, d'une Autre Renaissance ? Et ce n'est pas la première fois qu'il en parle,

mais aujourd'hui nous le prendrons au mot : c'est à la résurrection de la chair que nous aspirons — et nous ne l'entendons pas comme il l'entend, et nous n'attendrons pas, pour célébrer cette Renaissance, le dernier jour ! Ainsi, du reste, obéirons-nous aux injonctions de ce *Sauveur* : puisqu'il nous reproche d'être de seuls esprits... Ainsi ne sera-t-il pas venu tout à fait en vain...

En introduisant sa clef dans sa serrure Narda sentit ses doigts se crisper sur le fer, et il eut cette impression qu'il allait lui-même violer la solitude de sa retraite, le pur silence de cette chambre où il avait agité tant de pensées étrangères, contraires à ses pensées de l'instant.

D'un mouvement nerveux, il poussa et tourna résolument la clef, ouvrit la porte.

— Ce n'est pas ma faute !.. J'étais prêt à l'écouter... Ses discours sont contradictoires, inintelligibles... Il dit : Vivez ! et il dit : « Heureux ceux qui pleurent ! » J'acceptais l'énergie et l'amour, je n'accepte pas le culte

de la douleur, l'inutile sacrifice... Je consentais à l'effort qui affirme, qui crée ; je me refuse à l'effort négatif, à celui qui me retrancherait moi-même de ma vie... Il dit : « Ceux-là seuls meurent qui n'ont pas choisi de vivre... » Mais, ce qu'il nous donne pour la vie c'est la mort immédiate, c'est la résignation à ne pas être : en effet, comment mourraient ceux qui déjà ne sont plus ? Et ce Royaume de Dieu dont il nous parle, qu'il nous ordonne de chercher, qui suppose en nous l'héroïsme, la sainteté, la perfection, ce n'est rien autre chose qu'une pétition de principe proposée à notre raison, imposée à notre volonté...

« Décidément, conclut Narda en allumant sa lampe, il ne m'aura pas. Sa morale n'est pas plus claire que la vérité scientifique. A moins de lumières supérieures, que je n'ai pas reçues, il est impossible de voir dans sa rude doctrine le désirable remède à notre grande misère. C'est comme s'il n'était pas venu... Il fera bien de s'en aller... A quoi

bon..? Tout ce qu'il prêche, nous le savions, et nous n'en voulons plus, et nous ne pouvons plus en vouloir... L'expression divine répugne à la conception humaine. Nous ne sommes plus au temps où le monde mourait de rire, où l'eau des larmes était pour les vivants une Jouvence nécessaire... Le leurre de la compensation éternelle est éventé...

Il remua sur sa table de travail des notes manuscrites, des coupures de journaux, des brochures.

— Revenons aux choses sérieuses, pratiques, aux besognes nécessaires, dont chacun voit l'utilité immédiate. Je m'en suis laissé trop longtemps distraire, et demain il faudra vivre... « Cherchez d'abord le Royaume de Dieu !.. » Ah ! Ah !..

Sa main s'immobilisa, un instant, parmi les paperasses, tandis que son regard plongeait, se perdait au loin, au-delà ; et une tristesse affreuse se peignait sur son visage.

— Que cette heure, songea-t-il, marque dans ma vie le commencement de ma dé-

chéance, finale, irrémédiable, je le sais ; et j'y consens. Quand j'ai cru le reconnaître, il m'a semblé que je l'avais toujours appelé, et je me suis senti grandir vers lui. Quelle minute délicieuse ! Ma seule vraie minute de vie... Je me sentais soulevé au-dessus de moi-même, et de mes pauvres confrères, par un tout-puissant souffle d'espérance. Et je retombe... Je tombe plus bas que je n'étais, plus bas qu'ils n'étaient, eux qui, du moins, n'ont pas eu mes éclairs de compréhension, mes velléités d'héroïsme... Maintenant, il n'y a plus, il n'y aura point de rédemption. Est-ce d'intelligence que je manque, ou de naïveté ? Ou de courage ? Qu'importe ! Il est trop tard.

Une larme vint au bord des cils de Narda ; il ferma les yeux. Et sous ses paupières closes il vit se dessiner un paysage de pierre et de métal, un dur paysage de grande ville où brillaient, à distances mesurées, les réverbères dans le crépuscule. Des citadins nombreux, indifférents, tous pareils, allaient sans

hâte par les rues froides. Narda les voyait de dos, et leur démarche, lourde, leur front baissé dénonçait la seule présence en eux du cuisant souci quotidien : le jour qui mourait dans le ciel et dans leur âme était le lendemain et la veille d'autres pâles jours, comme lui pâles, monotones et vides. Et tous ces passants s'acheminaient dans le même sens, vers la fin de la ville ; devant eux, les lumières se faisaient rares, et, au terme, c'était la nuit. Narda pensa que ces pèlerins du néant représentaient l'humanité réelle, l'immense et neutre flot du temps. Ces sages se sont jour à jour dépensés en tâches égales, banales et brutales, avec tristesse, avec patience et sans appréciable motif. S'ils ont parfois prêté l'oreille aux discours des poètes et des apôtres, qui prétendaient leur révéler ce motif dont leur activité se fût ennoblie, leur montrer,au bout de la rue noire où finit la ville, une clarté plus pure que celle des réverbères, ces sages se sont bien vite rendu compte qu'il n'y a rien de véritable dans la

parole des poètes ; ils se sont bien vite détournés d'eux pour entreprendre ou poursuivre des ouvrages indispensables, pour bâtir au bord des fleuves de spacieuses maisons où attendre la mort confortablement, ou pour transporter du côté droit de la route sur le côté gauche des tas de pierres, ou plus communément pour entasser de l'or dans des caves, ou encore pour se juger entre eux et se condamner, et se torturer avec beaucoup d'ingéniosité, ou pour massacrer les arbres et les bêtes, ou pour fabriquer les innombrables objets nécessaires à leur inutile vie. Et ce passé du monde, c'était son avenir. Ah ! maintenant que Jésus avait de nouveau parlé, et de nouveau parlé en vain, tel était bien décidément l'inéluctable avenir. Les jours ne cesseraient de mourir, identiques dans les âmes identiques, qu'avec la terre. Inlassables et vains, les troupeaux des hommes ne cesseraient jamais de s'acheminer par les rues froides, tous dans le même sens, vers la nuit... Cependant,

parmi la théorie grise qu'il suivait du regard sous ses paupières baissées, Narda s'étonna de voir que l'un des passants remontait le flot de la rue. Il venait de l'ombre, il allait vers les carrefours illuminés. Son pas était alerte, libre ; bien qu'on ne distinguât pas encore nettement ses traits, on devinait qu'ils devaient exprimer la joie. Et comme il approchait, Narda le reconnut : *Narda se reconnut*. Non point tout à fait tel qu'il s'était vu dans les miroirs, hier ou tout à l'heure ; plus jeune, avec des yeux plus clairs, avec un front plus haut. Narda se reconnut tel qu'il aurait pu être si, naguère, il avait pris un *autre* chemin, le chemin assurément qu'avait pris ce Lui-Même meilleur. Son visage, en effet, maintenant apparu en pleine clarté, respirait une joie ardente. Il venait d'entendre Jésus parler sur la Montagne, parler les pensées immortelles qu'il avait lui-même dès l'enfance entendues chanter, vaguement, dans son cœur et dans sa tête, et qu'il avait en vain jusqu'alors

tenté de préciser. Jésus les avait formulées dans la gloire de son verbe, et le jeune homme, ivre de cette gloire, oublieux du morne instant, du morne lieu, courait vers sa lampe, pour fixer la vérité et la transmettre aux âges en d'inoubliables poèmes.

— Il y aura donc encore, il y aura donc toujours, dit Narda, des poètes et des apôtres pour *l*'entendre. Il n'est pas venu en vain, puisque celui-là l'écoutait. Il y aura toujours, et celui-là est l'un d'eux, des poètes pour se tendre les mains à travers le néant des siècles, et leurs mains ne cesseront jamais de se joindre en un geste de prière vers lui, afin qu'il pardonne aux siècles indignes.

CHAPITRE VI

LA CRISE DE LA BOURSE

I

— J'en suis sûr, répondit le Préfet de Police,catégoriquement : quelques jours encore de telles pratiques et c'en est fait de notre crédit, c'en est fait de notre fortune publique — c'en est fait (ici, le Préfet, baissa le ton) du Régime !

— Mais... le remède ?

— Je viens le chercher auprès de vous, monsieur le Président.

Le Président de la République française réfléchit, puis :

— Pour trouver le remède, il serait nécessaire de connaître la cause du mal.

— J'ai eu l'honneur de vous l'indiquer. Tout le mal vient de l'insolite honnêteté qui s'est abattue sur nous comme une peste nouvelle. Vous n'ignorez pas que la manie est générale. Elle a atteint les magistrats, les commerçants, les journalistes... Les spéculateurs eux-mêmes n'y ont pas échappé. De leur fait, elle a des conséquences inappréciables, effroyables...

— J'entends ! interrompit le Président avec un geste d'impatience, aussitôt réprimé. Je sais ! Ce que je vous demande, ce qui m'échappe, c'est comment on pourrait expliquer cet abusif et monstrueux parti-pris d'honnêteté.

— Au fond, monsieur le Président, n'en savez-vous pas, sur ce point, tout autant que votre modeste et dévoué collaborateur ?

Le Président regarda fixement le Préfet.

— Allez néanmoins jusqu'au bout de votre pensée, ordonna le chef de l'Etat : à votre avis, quel est, dans ce désastre, l'auteur responsable ?

— Mon Di... ! commença le Préfet.

Mais la seconde des deux syllabes de cette cléricale interjection s'étouffa dans sa gorge avec un bruit de râle. Le Mot était trop « en situation » pour être « de circonstance » ; il avait on n'eût pu dire quoi de topiquement choquant : il était hors de propos à force d'être, de toute nécessité, sous-entendu... Et les deux augures, un instant muets, s'entre-regardaient, hésitant, il faut le croire, entre plusieurs de ces spirituelles plaisanteries qui ont l'avantage de rassurer les esprits en dissipant les pensées.

Le Président, le premier, détourna les yeux, et le Préfet s'aperçut que le ventre présidentiel s'agitait, dans un rhythme toujours plus vif, plus précipité. Le Préfet, qui n'avait pas, lui, envie de rire, se pencha au bord de son siège et, non sans surprise, perçut ces mots, gloussés plutôt qu'articulés :

— Vous en avez de bonnes !

Les yeux, puis la bouche du Préfet s'arrondirent en un triple oméga ; et l'homme

gras et l'homme maigre s'égayèrent tous les deux, bruyamment, à l'unisson. Le Préfet ténorisait tandis que barytonnait le Président.

— Soyons sérieux, reprit celui-ci, et puisque vous avez entamé, sinon tranché le mot...

— En effet, acquiesça le Préfet, les yeux pleins encore de larmes, — et n'est-ce pas, du reste, le cas de dire que nous nous entendons à demi-mot?

— Donc?...

— Nul doute qu'il n'y ait relation d'effet à cause entre l'imminente ruine et la présence, à Paris, de cet être bizarre qui, depuis le 11 décembre...

— Pourtant, les désordres se sont produits en Bourse bien avant l'apparition de...

— C'est vrai. Il y a près de deux mois qu'ils ont commencé. Mais n'a-t-*il* pu manifester son influence... comment dirai-je?... de loin et bien avant de se montrer?

— C'est plausible.

— Je ne saurais, naturellement, préciser le jour, l'heure où les princes de la Bourse témoignèrent, pour la première fois, de leur intention bien arrêtée de ne plus se charger que d'opérations honnêtes. Quand on m'informa, ce vent desséchant de pureté soufflait depuis déjà plus d'une semaine. La peste, vous dis-je !

— Et la contagion était déjà universelle ?

— Les banquiers coulissiers eux-mêmes — vous savez qu'ils sont les concurrents naturels des négociateurs du marché officiel — agissaient en hommes qui avaient tous pris, dans leur for intérieur, la résolution d'être désormais irréprochablement vertueux. Un beau soir, il y a de cela sept ou huit semaines, on me notifia le stupéfiant phénomène que voici. Chacun des soixante-six agents de change qui forment la Corbeille où se négocient toutes les valeurs inscrites à la Cote officielle — c'est-à-dire plus de 150 milliards, en capital nominal, de valeurs mobilières — et des deux cents banquiers qui constituent

la Coulisse, le marché libre, avec un champ d'action de près de 20 milliards de titres de Bourse — réunit son personnel et lui tint à peu près ce langage :

« Messieurs, une ére nouvelle a commencé pour la Bourse de Paris. A dater de ce jour, nous nous considèrerons comme investis d'un véritable sacerdoce. Maîtres des cours qui fixent la valeur de la fortune mobilière, nous nous renfermerons hermétiquement dans notre rôle de négociateurs intégres et scrupuleux. Chacun de nous n'est qu'une des mailles de la chaîne qui remorque le char, de plus en plus pesant, de la fortune publique : mais, corporativement, nous sommes le marché financier de la France, c'est-à-dire une force vive, et la plus essentielle, de la nation. Le crédit d'un peuple se mesure au chiffre des biens mobiliers des citoyens. La France n'est riche que par son or. Il ruisselle sur le monde, et tous les Etats sont nos tributaires. Cette irrépressible expansion de l'or français suffit à compenser la réduction dé-

plorable de la natalité française. Mais, si cette constatation de notre puissance financière peut nous énorgueillir, elle doit nous rappeler au sentiment du devoir : nous ne serons donc plus que les serviteurs intègres du marché financier, nous ne prêterons plus notre concours qu'à des négociations sincères.

« La tâche en deviendra plus difficile. Vous devez, à l'avenir, Messieurs, vous montrer infiniment circonspects dans la réception des ordres de Bourse. L'âme des capitalistes est souvent trouble. Que d'ordres à terme ne sont que pur et simple jeu ! Que de campagnes menées par des spéculateurs employant sans vergogne, au mieux de leurs intérêts, relations, influences, et la Presse ! Que de coups de Bourse suscités par des hommes politiques, avertis les premiers de graves événements extérieurs ! Que de valeurs sans aucune réalité et néanmoins offertes à la crédulité de l'épargne ? Quels crimes la passion du jeu n'a-t-elle pas fait commettre ! Quelles ruines n'a-t-elles pas causées !

« Il ne saurait être question de supprimer les ordres à terme ; ils sont nécessaires. Mais vous devrez les examiner attentivement et ne vous en charger que s'ils correspondent à la fortune de celui qui les donne. Nous en finirons avec ce permanent scandale de liquidations portant, nominalement, sur des centaines de millions, de milliards parfois, et ne se traduisant, en fait, que par des livraisons ou des échanges de quelques millions de titres. L'ordre à terme peut se solder par des différences en argent, ainsi que le législateur l'a reconnu ; et la livraison des titres doit être la règle, et non l'exception.

« Je compte sur vous, Messieurs : dans la quinzaine, dans le mois au plus tard, la position de tous ces donneurs d'ordres, qui sont, en réalité, de purs et simples joueurs à la hausse et à la baisse des cours, sera définitivement liquidée. — Alors luira pour la Bourse de Paris, pour notre profession discutée, une aube de gloire. Peut-être souffrirons-nous dans nos intérêts matériels. Mais,

forts de notre conscience, fiers du devoir accompli, nous envisagerons l'avenir avec sérénité ».

Ainsi parla chacun de nos princes, et ces paroles pénétrèrent dans l'âme des fondés de pouvoirs, des commis et des remisiers.

— C'est fou ! gronda le Président.

— Attendez la suite ! poursuivit le Préfet. Le 7 novembre, la Bourse fut plus animée que jamais. C'était, dans l'intérieur du Temple, un vacarme effroyable. La multitude qui se pressait autour de la Corbeille et des marchés du comptant, de la Rente et des autres groupes de valeurs, se ruait dans une mêlée indescriptible. On liquidait en masse. Acheteur ou vendeur, chacun allégeait sa position. Vous devinez la cause de cet émoi : des invites discrètes, mais fermes, avaient été faites à la clientèle, et celle-ci, docilement, dans la crainte d'événements pires, obéissait au mot d'ordre, brusquait les spéculations commencées. Acheteurs et vendeurs à termes, n'ayant l'intention ni de livrer du titre ni d'en prendre

livraison, et clients désireux seulement de réaliser des différences d'argent, se firent équilibre. L'exécution ainsi poursuivie dans le double sens des achats et des ventes n'entraina pas de cascades brusques de cours. A la fin de la journée, pourtant, la faiblesse des cours l'emporta : le magique mirage des espoirs lointains s'était dissipé ! Il importait avant tout de quitter les positions, les spéculateurs ayant été avertis que dorénavant ils n'auraient plus à transmettre que des ordres sérieux, à conclure par des livraisons de titres en liquidation.

« Les jours qui suivirent, jusqu'à la liquidation du 15 novembre, l'animation alla diminuant. La journée du 7 avait été comme le bouquet d'un feu d'artifice, éblouissant, mais qui annonçait la nuit. Sur le double marché du Parquet des agents de change et de la Coulisse, l'ombre déjà s'étendait. Les remisiers, ces véritables rabatteurs du gibier financier, avaient renoncé à leur chasse coutumière au client. Tout ordre suspect était

impitoyablement refusé par les agents de change et par les banquiers coulissiers, seuls négociateurs en Bourse. Il n'était, en conséquence, plus possible de suivre les anciens errements. Plus de nouvelles sensationnelles, démenties aussitôt le coup fait ! Plus d'opérations réalisées aux dépens de la clientèle par des remisiers sans scrupules ! Plus de prétendues erreurs ou omissions passées par le compte maison ! Plus de « tuyaux » jetés sur le marché des affaires des grandes Sociétés ! Plus d'accords frauduleux en vue d'obtenir telle collation ! Plus d'hommes de paille simulant des vendeurs et des acheteurs réels ! Plus d'introductions scandaleuses de valeurs éruptives, annoncées à grand fracas d'orchestre, et ne valant même pas le papier représentatif de créances imaginaires, puisqu'il avait servi ! Plus de tripotages et de compromissions ! Un homme politique ne pouvait même plus abuser de la Bourse et l'employer à des spéculations inavouables !

« La liquidation du 15 fut ainsi atteinte, et le travail de compensation de titres et d'argent, qui s'opère alors entre tous les intermédiaires d'un même marché, ne s'effectua que trop aisément. Les clients spéculatifs liquidés, il ne restait plus qu'un très petit nombre de livreurs et de receveurs de titres. Les règlements en espèces, c'est-à-dire les paiements des soldes débiteurs, se firent dans leur ensemble avec une assez grande facilité. L'épuration de la Bourse s'étant accomplie sans cascades des cours, les différences étaient minimes. La seule caractéristique du marché apparut dans une certaine faiblesse. Point d'entrain. Les séances se traînaient, interminables, sans affaires. Seuls, les jeux bruyants des commis, en quête de victimes à mystifier, rompaient encore le silence. Ce n'était ni la crise aigüe en hausse, ni la débâcle qui se transforme en désastre, sous l'influence de la panique. C'était l'anémie. La vie se retirait de ce grand organisme central de la société moderne : la Bourse !

« Dès le 8, ainsi que vous vous en souvenez peut-être, je crus devoir attirer sur ce grave état de choses l'attention du président du Conseil. — De toutes part m'étaient parvenus les indices d'un profond malaise général : les affaires étaient paralysées ; les industriels et les commerçants ne cachaient pas leur mécontentement, leur inquiétude. Depuis une quinzaine de jours les restaurants et les cafés étaient, autant dire, vides. On ne soupait plus ! Dans les milieux de la galanterie commençait à poindre une trop légitime terreur. Nombreuses étaient les délaissées. Hélas ! les boursiers, toujours généreux quand la fortune leur sourit, se rangeaient ! Les bijoutiers, les couturiers ne faisaient plus rien. Toutes les industries somptuaires chômaient, même l'automobilisme. Le luxe désertait Paris. On devenait économe, vertueux — et misérable. La Misère, oui, indirectement, mais invinciblement, atteignait toute la population ouvrière, toute cette innombrable main-d'œuvre

qui vit du luxe et du plaisir de quelques-uns. — Notre entretien fut morne et stérile. Le président du conseil convenait avec moi que tout le mal avait sa cause dans l'abominable crise de vertu des princes de la finance ; nous fîmes même quelques plaisanteries sur cette espèce de « retour d'âge » qui frappe les nations comme les individus, mais nous ne conclûmes à rien de pratique.

— Que faire ! murmura le Président. Il chasse les Marchands du Magasin !...

— Pendant la seconde quinzaine de novembre l'anémie empira. Les intermédiaires de Bourse s'efforçaient en vain de stimuler le zèle de leurs remisiers. Les démarcheurs se croisaient les bras.

« Cependant, les spéculateurs, même des capitalistes, finirent par se refuser à opérer sur les marchés du comptant et à terme, avec livraison de titres. Les cercles et les tripots, que l'Administration tolère dans les grands centres et dans les villes d'eaux, reçurent des visiteurs inattendus. On désertait

la Bourse pour le baccara, et la partie devenait inquiétante.

« Il se produisit tout-à-coup — permettez-moi, monsieur le Président, de le rappeler à votre mémoire — un phénomène autrement grave. Des maisons de banque, à dénominations sonores — *Banque de la Nouvelle Epargne*, *Comptoir des petits Rentiers*, *Banque de Crédit pour les Capitalistes*, etc. — vinrent s'établir autour de la Bourse, en faisant la publicité éhontée que vous savez. La clientèle y afflua : c'étaient les multitudes de joueurs que la vertu de la Bourse avait rebutés. Tous, spéculateurs, remisiers, grands et petits capitalistes, tous avides de gains, d'émotions — de jeu ! — se laissèrent séduire aux boniments de soi-disant banquiers, qui faisaient miroiter à leurs yeux des bénéfices extraordinaires et se contentaient de tenir le jeu contre leurs clients, à titre de vendeurs directs ou de contre-partistes. Comme il va de soi, dans ces maisons sans surveillance, sans réglementation, les dé-

posants, privés de toute défense contre d'adroits bandits, furent mis en coupe savamment réglée. Maîtres des cours en Bourse, par suite de la rareté des transactions, les tenanciers des maisons de contrepartie opérant à coup sûr, faisant de réelles livraisons ou levées de titres, déterminaient les fluctuations qui devaient les enrichir. Et ces aigrefins avaient l'habileté de ne dépouiller qu'à demi leurs victimes, afin de ne pas décourager les candidats...

« Je fus alors assailli, ainsi que le Procureur, de plaintes émanant de ces innombrables dupes. Littéralement, au Palais et à la Préfecture, on ne savait où donner de la tête. Voilà bien les conséquences de l'honnêteté, quand ce sont les maîtres du jeu qui s'en mêlent ! L'anémie de la Bourse se compliquait d'une exaltation formidable de la passion du gain dans la partie la plus malsaine du public. Les joueurs à tout prix cherchaient à se satisfaire dans le demi-jour des louches offi-

cines. Résultats : faillites et suicides. Et toutes nos industries françaises périclitaient. Partout en Europe et dans les deux Amériques on vaticinait « la Fin de la France »... Des banquiers étrangers accouraient à la curée... Les impôts, notamment ceux sur la création et sur l'introduction des valeurs mobilières, sur les transactions de Bourse et sur le revenu des valeurs, étaient en moins-values, — et les sources économiques, commerciales et industrielles de la France menaçaient de se tarir ! Personne n'osait plus entreprendre de réelles affaires. On ne prospectait plus le sol... Deux mois d'honnêteté avaient livré la fortune mobilière aux tripoteurs et jeté le pays dans une léthargie qui ressemblait, à s'y méprendre, au sommeil de la mort.

— Horreur !

— Vous dites bien, Monsieur le Président ! Cet état de choses était horrible, en effet... Pourtant, nous devions connaître une horreur pire.

— Je sais, je sais...

— Oui !... Vous vous rappelez l'insolente publicité dans les journaux, les miracles dans les mairies, dans les salons, dans les rues du soir, enfin ce surnaturel ennui qui peu à peu ralentit, arrêta les derniers ressorts de l'activité parisienne ! C'est alors qu'on a vu, en face de la Bourse mourante, agoniser même les banques interlopes, où du moins les joueurs trouvaient encore à tromper leur passion. De loin, il avait « converti » l'état-major, l'aristocratie de la finance : de près, il « liquidait » jusqu'aux pirates !... Ces misérables, à leur tour, se sont convertis : il n'y a plus de voleurs dans Paris !... Nous en sommes là ! C'est la fin de tout. Le Trésor, épuisé, a dû interrompre les versements qu'il consentait aux débitants de boissons, dans le but de distraire de sa misère le peuple sans travail. Nous sommes perdus, monsieur le Président ! C'est l'émeute qui va, demain, rallier la faillite ! C'est la fin, vous dis-je, ou bien...

Le Président, qui avait pris le parti d'en-

sevelir sa tête dans ses mains, sursauta.

— Ou bien? répéta-t-il.

— *Avisons*, dit le Préfet avec une simplicité sublime.

Sans remuer l'air de vibrations inutiles, le Président interrogea du regard son conseiller.

— Avec votre assentiment, je vais de ce pas le prier de...

Un éclair jaillit des quatre prunelles, et le geste du Préfet dessinait dans l'air sa pensée.

— Consentira-t-il? objecta, après un silence, le Président.

— Je le crois. La résistance n'est pas dans sa manière.

— Mais... le peuple ? Rien à craindre de ce côté ?

— Non, certainement. Il ne faut pas méconnaître le bon sens de cette chère population des faubourgs. L'extraordinaire la dégoûte. Elle en a assez.

— Alors, qu'attendez-vous, mon cher Préfet ? Allez, allez vite !

Le Préfet prenait déjà congé.

— Une seconde..., fit le Président en le retenant par un bouton de sa redingote : ne sommes-nous pas au 24 décembre ?

— Précisément.

— Alors, c'est en plein jour de Noël que vous allez opérer !

— *Il est ressuscité !*

Et, pour la seconde fois, les deux magistrats rirent ensemble.

CHAPITRE VII

OUF !

C'était le soir, — le soir du 25 décembre. De tout le jour le soleil n'avait pas brillé. Un ciel lourd, couleur de cuivre souillé, annonçait depuis le matin une raffale de neige qui, toujours suspendue et toujours retenue, pesait sur la Ville.

Malgré l'obscurité dense, pas une lumière aux fenêtres. Même les réverbères, négligence véritablement incroyable, n'avaient pas été allumés.

Dès quatre heures, dans les rues ordinairement les plus agitées, la circulation avait cessé. On sentait s'accroupir sur les mai-

sons noires le silence noir du ciel. C'était comme si la Ville eût voulu se cacher à elle-même ce qu'elle faisait, ce qu'elle laissait faire, — comme si elle eût compris que *cela* devait s'accomplir dans les ténèbres.

Car l'arrêt d'expulsion avait été connu, malgré les précautions les plus rigoureuses pour le tenir secret, de tout Paris aussitôt que décidé ; instantanément. On peut compter cette sorte de divinatiou universelle et simultanée parmi les plus troublants des prodiges qui signalèrent cette mémorable période. — Et il était non moins étrange que, tout le monde sachant, personne ne parlât. Les journaux (ils n'avaient accordé au Sermon sur la Montagne qu'une « nouvelle en trois lignes ») omettaient l'épisode ; ils s'intéressaient de nouveau, passionnément, aux choses de la vie, — de la vie saine, régulière, normale, au jeu de nos institutions politiques, aux progrès de la science, au féminisme, aux accidents de chemin de fer, aux trous de Paris, aux toilettes des demi-mon-

daines illustres, aux exploits des satyres et des assassins, et ils annonçaient la très prochaine reprise des affaires.

La conspiration du silence des hommes s'organisait d'elle-même, spontanément, fatalement, avec la complicité, eût-on dit, du ciel et de la nuit...

L'automobile du Préfet de police parvint donc sans encombre, à travers les rues désertes, à l'Hôtel des Trois Rois.

Le Préfet fut tout de suite reçu.

Il eut, à peine entré dans le petit salon où Jésus l'attendait, le sentiment réconfortant que l'opération ne subirait ni difficultés ni retards ; tout était, en quelque manière, d'avance consommé ; quelques formalités administratives et protocolaires...

— Monsieur, dit le magistrat avec beaucoup d'urbanité, je suis chargé, auprès de vous, d'une mission délicate.

Jésus avait déjà sur les épaules son manteau, à la main son chapeau. Il dit :

— Faites.

— Au nom de la République française,

reprit l'autre, d'une voix qui tremblait un peu, j'ai l'honneur et le regret de vous inviter à quitter Paris et la France dans le plus bref délai.

Jésus sourit.

— J'ai l'habitude, dit-il. Déjà, dans la terre des Géraséniens, on me présenta une toute semblable requête. J'avais, vous en souvient-il ? envoyé quelques pauvres Diables dans un troupeau de pourceaux, et ceux-ci dans la mer : les habitants du pays me prièrent de m'éloigner de leurs confins.

Le Préfet se mordit les lèvres.

— Puis-je compter, demanda-t-il, sur votre respect de nos lois ?

— Allez, dit Jésus.

II

Comme il se disposait à remonter dans sa voiture, et tout en nouant avec soin autour de son col un foulard de soie, le Préfet fit une pause sur le trottoir, vérifia d'un regard circulaire la rassurante présence des immeubles énormes, remparts solides et colossaux de la civilisation, sentinelles en bordure des larges avenues, huma l'air, et son visage s'épanouit. Il hocha la tête vers son chauffeur, cligna de l'œil, et soudain, avec la gaîté gamine d'une conscience véritablement libérée, légère, parisienne et moderne, jeta :

— Ouf !

— Ouff ! répéta le chauffeur-écho.

Ils allaient rire quand, tournant la tête tous les deux avec une soudaine inquiétude, ils entendirent sourdre et s'enfler, des énormes immeubles et des larges avenues, l'écho :

— Houf !

Et la sordide syllabe se propageait orageusement, par les lointaines rues devinées, et elle devenait une formidable rumeur vomie de tous les coins de Paris, et du Pays, et du Monde...

— Houffff !...

Le Préfet s'engouffra, la tête la première, dans son automobile.

TABLE DES CHAPITRES

ACHEVÉ D'IMPRIMER

le neuf février mil neuf cent onze

PAR

BUSSIÈRE

A SAINT-AMAND (CHER)

pour le compte

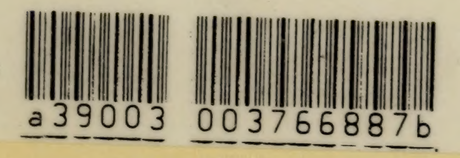
de

A. MESSEIN

éditeur

19, QUAI SAINT-MICHEL, 19

PARIS (Ve)


a39003 003766887b

